

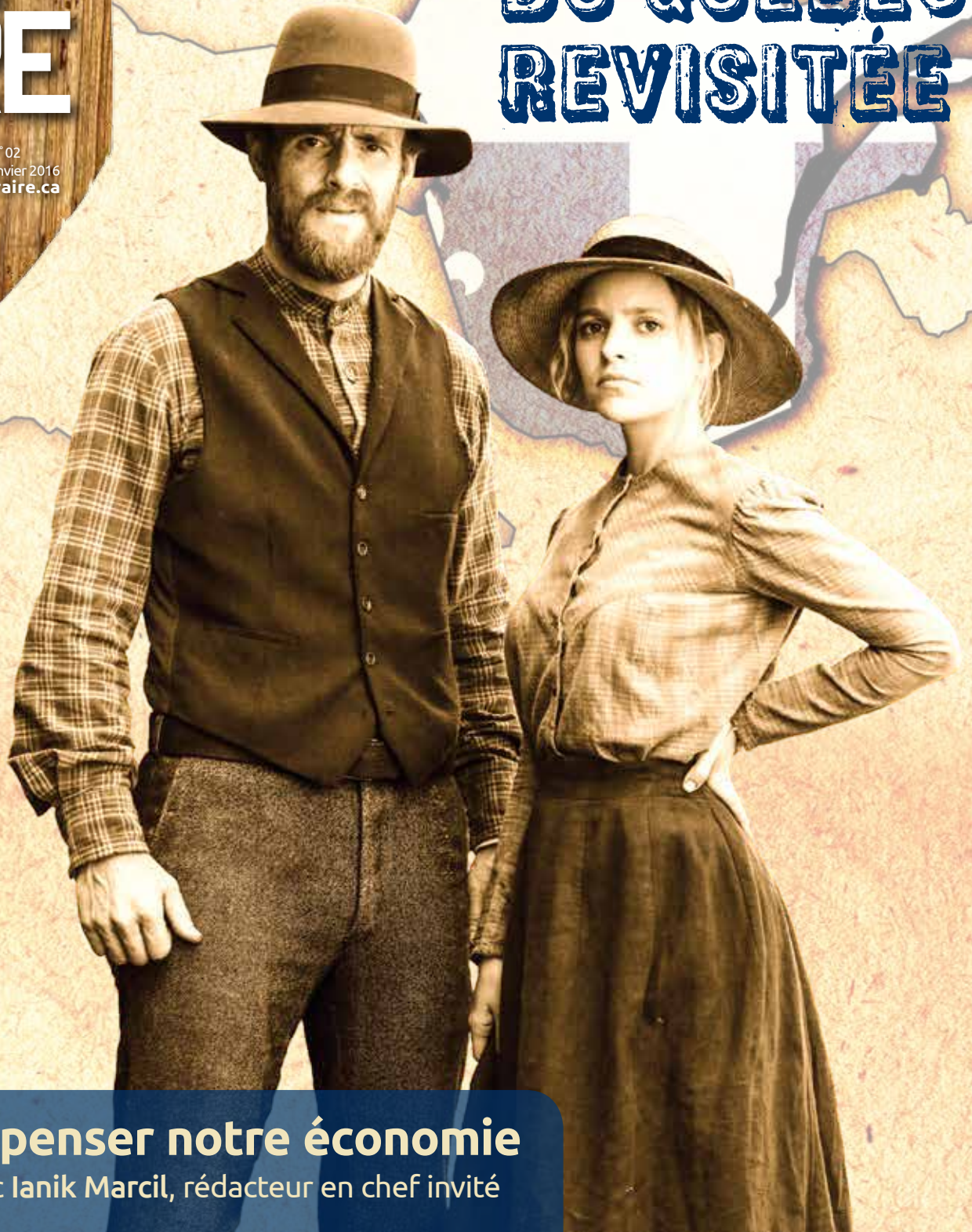
L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume XXIII, n° 02
Montréal, 15 janvier 2016
www.itineraire.ca

Les pays d'en haut

L'HISTOIRE DU QUÉBEC REVISITÉE



Repenser notre économie

Avec Ianik Marcil, rédacteur en chef invité

JE CHERCHE UN REFUGE
POUR MON MAÎTRE



1 87-PAUVRETÉ

POUR LA PRÉVENTION DE L'ITINÉRANCE ET L'AIDE AUX SANS-ABRI,
MERCİ DE DONNER.

L'ŒUVRE
LÉGER



leger.org

Pierre Touchette

Camelot N° : 691 | Âge : 52 ans

Point de vente : Quartier des spectacles et Quartier des affaires

Pierre, c'est d'abord la générosité, celle qu'on lit dans son regard. En écoutant ses paroles, on comprend ce que veut dire « donner aux suivants ». Au pluriel, car Pierre donne à bien du monde, transmet ce qu'il a reçu, avec un petit quelque chose en plus. Il y met son accent, sa personnalité. « *Faut devenir des modèles de solidarité. C'est notre responsabilité, c'est notre société. C'est à nous autres de la parfaire. Si on met nos efforts ensemble on va l'améliorer, avec de l'attention, de la gentillesse. Se regarder, faire un sourire, c'est primordial. Aider quelqu'un à s'épanouir, c'est s'épanouir soi-même. Quand on est capable de donner, il faut doser pareil.* »

Pierre est un autodidacte, il sait nous expliquer le long chemin qui l'a mené à L'itinéraire, en passant par la Maison du Père, en prenant la main que lui tendait un autre camelot, il y a sept ans déjà. « *J'ai appris beaucoup dans mes thérapies, dans des livres de psychologie, dans la Bible. J'ai diversifié mon apprentissage, j'ai tout appris sur le terrain. J'ai trimé dur avec tout ce que j'ai vécu, les up and down, les problèmes de consommation.* »

Des projets plein la tête

De son passé, il retient avant tout le positif. C'est une expérience qu'il tient désormais à partager. « *J'ai tellement cherché d'outils. Ces outils-là je les ai peaufinés, nettoyés. Mon coffre d'outils est en ordre. Je peux les ramasser plus rapidement parce que je sais où ils sont. Quand je suis confronté, je fais un pas de recul, je replace mes idées, je décompresse. Tout de suite je me parle, je rentre dans ma bulle, j'analyse. Déjà ça fait diminuer ma colère. Je réussis à mieux gérer ça, et puis j'en parle. Avant, je n'osais pas faire ça de peur de déranger, mais là, j'ai appris à m'affirmer. C'est un peu de même que le savoir se passe.* »

Écoutons-le parler à ses clients : « *C'est grâce à vous qu'on travaille. Ça nous sort de la rue, de l'isolement, ça nous permet de resocialiser, de garder courage et persévérance.* » Pierre prend aujourd'hui son travail de camelot très au sérieux et sait ce qu'il doit aux acheteurs du magazine. « *On est encouragé par notre clientèle. Je suis capable de placer les mots à la bonne place pour emmener mes clients à ce qu'ils réalisent que ça nous aide. Y'a du monde qui nous*

regarde avec dédain. Faut que je travaille fort sur moi. J'ferme ma boîte, j'analyse comme il faut, j'essaie de comprendre que c'est des gens peut-être plus malheureux que moi. Ils ont le droit d'être comme ça. Sauf qu'un jour je vais peut-être être capable de les sensibiliser un petit peu, pis, tranquillement on va réussir à avoir un sourire. »

Pierre a plein de projets, de rêves de réseautage planétaire pour lutter contre la pauvreté. Actuellement, il est en train de discipliner, d'ordonner les idées qui jaillissent de sa tête, comme un feu d'artifice. « *Faut y aller étape par étape* », comme il dit. Pierre nous prouve que le mot « résilience » a un sens très concret. Si vous voulez en savoir plus, vous pouvez aller flâner du côté du Quartier des spectacles. Il est souvent là, des magazines dans les bras. Il vous expliquera pourquoi ces magazines-là sont importants. ■

Par Marie Brion, bénévole à la rédaction

Photo : Alexandra Guellil

NOS PARTENAIRES ESSENTIELS DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ

Le magazine L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, L'itinéraire est vendu régulièrement dans la rue. Cette publication est produite et rédigée par des journalistes professionnels et une cinquantaine de personnes vivant ou ayant connu l'itinérance, dans le but de leur venir en aide et de permettre leur réinsertion sociale et professionnelle.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, c'est aussi plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue.

Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Shawn Bourdages, chef du développement social par courriel à : shawn.bourdages@itineraire.ca ou par téléphone au : 514 597-0238 poste 222.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques, qui relève de Patrimoine canadien. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

Canada

ISSN-1481-3572
n° de charité : 13648 4219 RR0001

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, RUE SAINTE-CATHERINE EST
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

DIRECTRICE GÉNÉRALE :
CHRISTINE RICHARD

RÉDACTION

Rédactrice en chef : JOSÉE PANET-RAYMOND
Journaliste, responsable société : ALEXANDRA GUELLI
Photographe : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA
Responsable de la formation des participants : CHARLES-ÉRIC LAVERY
Chargé de l'accompagnement des participants : SIMON POSNIC
Conception graphique : MILTON FERNANDES
Collaborateur : IANIK MARCIL
Adjoints à la rédaction : CHANTAL VANASSE, CHRISTINE BARBEAU, DANY CHARTRAND, HÉLÈNE MAI, JENNIFER PITOSCIA, MARIE BRION, MARTINE BOUCHARD-PIGEON, ROBIN BÉLANGER, SARAH LAURENDEAU
Photo de la une : PHOTO PAYS D'EN HAUT BERTRAND CALMEAU
IMAGE CARTE DU QUÉBEC MICHAEL BARANSKI
Révision des épreuves : PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORTE, MICHÈLE DETEIX

ADMINISTRATION

Chef des opérations et des ressources humaines : DUFFAY ROMANO
Responsable de la comptabilité : LYNE COUSINEAU
Adjointe administrative : NANCY TRÉPANIÉRI
Responsable du financement : DOMINIQUE RACINE

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social : SHAWN BOURDAGES
Intervenants psychosociaux : JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE, LAURIANE GARNEAU
Responsable du Café : PIERRE TOUGAS
Responsable de la distribution : YVON MASSICOTTE

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : GUY LARIVIÈRE
Administrateurs : PHILIPPE ALLARD, JEAN PAUL LABEL, ALEX PÉLOQUIN, GABRIEL BISSONNETTE, JO REDWITCH, TANIA CROISÉTIÈRE-LANGEVIN

VENTES PUBLICITAIRES 514 597-0238

Conseillère : RENÉE LARIVIÈRE (450-541-1294)
renee.lariviere18@gmail.com

GESTION DE L'IMPRESSION

TVA ACCÈS INC. | 514 848-7000
Directeur général : ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques : DIANE GIGNAC
Coordonnatrice de production : MARILYN FORTIN
Imprimeur : TRANSCONTINENTAL
Convention de la poste publication N°40910015, N° d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire :
2103, Sainte-Catherine Est,
Montréal (Québec) H2K 2H9

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.

PARTENAIRES MAJEURS

Canada Québec Ville-Marie Montréal

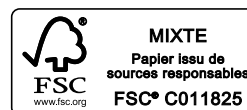
QUÉBECOR

[intact]

PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



L'ITINÉRAIRE EST MEMBRE DE



SOMMAIRE

15 janvier 2016, Volume XXIII, n°02

ACTUALITÉS

ÉDITORIAL

- 7 **Le nécessaire espoir**
Par Ianik Marcil
- 8 **ROND-POINT**
- 10 **ROND-POINT INTERNATIONAL**

DOSSIER

- 12 **Repenser notre économie**
 - › Des inégalités sociales en hausse
 - › La quête du toujours plus
 - › Un revenu pour tous
 - › Réinventer nos politiques sociales et familiales
 - › Changer notre vision de l'économie
 - › La revalorisation du rôle citoyen

COMPTES À RENDRE

- 22 **Statut juridique des animaux**
Par Élise Desaulniers

ACTUALITÉS

- 23 **Les Pays d'en haut, l'Histoire revue et corrigée**
Par Guy Thibault

INFO RAPSIM

- 27 **S'attaquer à la pauvreté, non aux pauvres !**
Par Anne Bonnefont

CHRONIQUE

- 29 **N.S.F.**
Par Tuan Trieu-Hoang

32 CARREFOUR

CHRONIQUE

- 33 **Ma nouvelle vie**
Par Diane Gariépy

VIE CITOYENNE

- 35 **Informers pour aider**
Par Marie-Andrée B.

CHRONIQUE

- 36 **Le vase de pierre**
Par Lorraine Sylvain

MOTS DE CAMELOTS

- 11 GISÈLE NADEAU
- 11 FRANCE LAPOINTE
- 11 GUY BOYER
- 28 GAÉTAN VAILLANCOURT
- 28 GILLES LEBLANC
- 28 FRANCINE BEAUMONT
- 30 DANS LA TÊTE DES CAMELOTS
- 34 MAXIME VALCOURT
- 34 RICHARD T.
- 34 NICOLE GIARD

CULTURE

ÉVÉNEMENT

- 37 **Impulsion: la thérapie par la lumière**

Par Tania Croisetière-Langevin

CINÉMA

- 38 **Endorphine: une incohérence préméditée**

Par Jo Redwitch

ATELIER

- 39 **Écriture optimiste**

VIE DE QUARTIER

- 42 **Le Faubourg à m'lasse**

Par Michel Houle

- 43 **ZOOM CLIENT**

- 44 **DÉTENTE**

À PROPOS...

- 46 **L'argent**



Les camelots sont
des travailleurs
autonomes.

50 % du prix de
vente du magazine
leur revient.

Engagez-vous,
suivez nous !

6225 fois merci

2955 fois merci

L'ITINÉRAIRE

ÉCRIVEZ-NOUS !

COURRIER@ITINERAIRE.CA

Des lettres courtes et signées, svp !

La Rédaction se réserve le droit d'écourter certains commentaires.



Le nécessaire espoir

Les inégalités socioéconomiques augmentent depuis des années, tout comme l'endettement des familles de la classe moyenne, pendant que nous poursuivons notre course folle et obsédée à la croissance, destructrice des écosystèmes. Y a-t-il un espoir pour que cela s'arrête un jour ?

La crise écologique, la surconsommation, la puissance politique démesurée des très riches, la croissance de l'endettement privé, la stagnation du pouvoir d'achat – tous ces problèmes contemporains sont fortement inter-reliés. La surconsommation alimente l'endettement autant qu'elle dégrade les écosystèmes par des méthodes de production de plus en plus dévastatrice. Les faibles augmentations réelles du revenu des travailleuses et des travailleurs nourrissent également cet endettement, car la course à la croissance fait en sorte que nous sommes incités à augmenter notre consommation, année après année, pour faire fonctionner la machine. Or, c'est de plus en plus qu'une petite poignée de privilégiés qui en profite.

L'humanité ne peut tout simplement poursuivre sur cette voie. Sans tomber dans le catastrophisme, plusieurs scientifiques affirment même qu'elle risque de ne pas survivre à cette logique destructrice.

Avant que tout ne s'effondre

Il y a donc urgence de renverser la vapeur. Il n'est même plus minuit moins cinq, il est minuit moins une. Or, à peu près aucun État dans le monde ne met d'efforts à régler ces problèmes.

Quoi faire, alors ? Mettre de l'avant ce que j'appelle, inspiré par l'œuvre du sociologue américain Erik Olin Wright, des « utopies concrètes ». C'est-à-dire des initiatives inédites, qui paraissent totalement idéalistes, utopiques donc, mais qui pourraient paradoxalement s'appliquer bien concrètement si on en avait la volonté.

Ces utopies peuvent se concrétiser de manière très individuelle – par exemple en cultivant un petit potager en pot sur son balcon plutôt que d'acheter des légumes issus de l'agriculture industrielle, puis de les mettre en conserve l'automne venu. Mais il est

aussi possible d'en imaginer à l'échelle d'un pays, voire du monde entier, par la mise en place d'un revenu minimum garanti, comme la Finlande, notamment, l'expérimentera l'an prochain ou par un appel pur et simple à la décroissance économique pour l'ensemble de l'économie mondiale.

Les possibilités sont multiples. Le dossier que nous avons préparé pour ce numéro pour lequel j'ai l'honneur d'être le rédacteur en chef invité offre quelques pistes de réflexion pour penser ces nouveaux modes d'organisation de notre vie économique, sociale et politique. Elles en appellent, au fond, à ce que nous reprenions contrôle sur notre vie individuelle et collective.

Mais, surtout, ces utopies concrètes redonnent espoir en notre capacité à changer les choses. À l'heure où nous partageons un grand niveau de cynisme et de désabusement face aux institutions politiques traditionnelles, il y a urgence de raviver l'espoir.

Il y a, en fait, nécessité d'espérer. Compte tenu de l'urgence de la situation, nous n'avons tout simplement pas le choix que d'embrasser l'espoir. Or, le climat n'est pas à l'espoir. Il est plutôt à la rigueur austère, à l'avenir noirci et aux discours catastrophistes.

Nous nous devons, au contraire, de croire dur comme fer qu'un avenir meilleur est possible. Et qu'il se trouve à la portée de nos décisions individuelles, communautaires et collectives. ■



3 questions à Willy Bloome

Inégalités sociales

Des idéaux à la réalité

Directrice pour le Québec de l'Institut Broadbent, Willy Bloome revient sur une étude réalisée en 2014 portant sur les perceptions liées à la répartition des richesses au pays. Selon ce sondage, le premier du genre, les Canadiens sous-estiment grandement l'écart de richesse qui existe au Canada et en souhaitent une répartition beaucoup plus équilibrée.

Quelle était l'importance de consulter les Canadiens quant à leurs perceptions ?

Lorsqu'on détermine les politiques gouvernementales et sociales, c'est important de savoir où l'on veut aller. Ce sondage, mené auprès de 3 000 Canadiens, a révélé que la réalité est loin de la perception en ce qui concerne la distribution des richesses. Il nous fallait trouver des pistes de réflexion sur nos moyens de changer notre société, car

déterminer les politiques, les unes après les autres, n'est pas suffisant. Le sondage révèle aussi à quel point ces dernières sont éloignées des préoccupations de la population.

Dans les conclusions de cette étude, menée auprès de plus de 3 000 personnes, il est précisé que « la répartition de la richesse au Canada diffère de ce que les Canadiens pensent qu'elle est, et la situation est fort éloignée de ce qu'elle devrait être à leur avis ». Comment expliquez-vous cet éloignement ?

C'est un éloignement entre la perception idéale et la réalité. Depuis les années 1980, on ne cesse de couper dans les programmes sociaux. Ce sont avant tout des choix politiques. Et ces choix expliquent en grande partie cet écart entre la perception idéale et la réalité de la répartition de nos richesses. Seulement,



PHOTO : ALEXANDRE CLAUDE

ces choix politiques peuvent changer et l'on peut décider d'investir dans les programmes sociaux. Nous avons le pouvoir de changer cela, il ne faut pas l'oublier.

Pourtant, des baisses d'impôts sont annoncées par l'équipe Trudeau qui a tenté, comme d'autres partis, de séduire ladite classe moyenne...

Certainement, mais la situation dans laquelle on se trouve au Québec ne change pas grand-chose puisque ce n'est pas la volonté du gouvernement provincial qui ne cesse de couper dans les programmes sociaux. Or, il faudrait réinvestir dans l'ensemble de ces programmes puisque c'est cela qui peut permettre de réduire l'écart entre les riches et les pauvres. À travers l'étude, on s'est rendu compte à quel point le problème ne faisait que s'aggraver. ■

Ce que disait l'étude

Selon ce sondage en ligne mené à l'échelle nationale du 10 au 23 septembre 2014 :

- Les Canadiens pensent que les 20 % les plus riches au pays détiennent plus de la moitié de la richesse du pays et les 20 % les plus pauvres détiennent moins de 6 % de la richesse. La réalité est autre, les 20 % les plus riches détiennent plus des deux tiers de la richesse, alors que les 20 % les plus pauvres n'ont rien... ou si peu.
- Les Canadiens pensent que les 20 % les plus riches devraient détenir seulement 30,3 % de toute la richesse et que les 20 % les plus pauvres devaient en détenir 11,5 %.
- Le souhait d'une répartition plus équitable de la richesse est largement partagé, quelles que soient les caractéristiques démographiques ou les allégeances politiques antérieures des répondants, y compris ceux qui ont voté pour le Parti conservateur en 2011.
- Quatre Canadiens sur cinq croient que l'écart entre les riches et le reste de la population canadienne s'est élargi au cours de la dernière décennie. Encore là, une vaste majorité, quelles que soient ses caractéristiques démographiques ou son allégeance politique, croit que le gouvernement fédéral peut et devrait faire quelque chose pour réduire les inégalités.
- Les Canadiens, quelles que soient leurs caractéristiques démographiques et leur allégeance politique, ont exprimé leur soutien à une gamme de politiques progressistes visant à parvenir à une plus grande égalité économique. ■

Des adages bien réels

Tous les chemins mènent-ils réellement à Rome ? Une équipe allemande de designers du collectif *Moovel Lab* s'est penchée sur la question. Elle a ainsi conçu une grille de 486 712 points sur une carte numérique de l'Europe. Son objectif était de développer un algorithme pour retracer une route principale menant jusqu'à Rome. Il a été ainsi prouvé que tous ces points mènent effectivement à la ville éternelle. L'équipe allemande s'est également amusée à utiliser l'algorithme sur 10 endroits ayant pour nom Rome aux États-Unis. Là-aussi, le résultat est sans appel. ■



CRÉDIT : CAPTURE D'ÉCRAN

Amalgames de la peur

Que ce soit pour les attentats de Paris ou même ceux du 11 septembre 2001, l'amalgame voulant que le terrorisme soit engendré par la pauvreté est souvent fait. Statistiques à l'appui, aucune relation entre les deux phénomènes ne peut être établie. Après les attentats du 11 septembre 2001, des économistes se sont demandé si la faim, l'exclusion et la pauvreté étaient liées au terrorisme. Selon cette étude, les kamikazes palestiniens avaient deux fois plus de chance de provenir de familles au-dessus du seuil de faible revenu. Dans la plupart des cas, les terroristes font partie de la classe moyenne. À noter que les actes terroristes ne sont ni liés au taux de chômage, aux salaires ou à la croissance économique. ■

Politique jeunesse

Un cri du cœur

Dans une lettre ouverte à l'intention du premier ministre Couillard, Johanne Cooper et Rémi Fraser, respectivement de la Maison Tangente et du Regroupement des Auberges du cœur du Québec, attirent tous deux l'attention sur les erreurs de perceptions liées à la nouvelle politique québécoise de la jeunesse. Selon cette lettre, les mesures s'enchaînent sans réellement prendre en compte les personnes à qui elles s'adressent. « *Depuis plus de 30 ans, nous voyons des programmes pour l'emploi défiler qui, chaque fois, passent à côté de la situation de ces jeunes qui ont des trajectoires de vie difficiles ou même souffrantes.* » Le problème soulevé à travers ces lignes provient de l'attente continuelle de « *résultats* » du gouvernement. Une perception qui n'est certainement pas partagée par les organismes qui les aident à se relever et à se projeter dans la société. ■

Do you know me?

Après la déclaration de Donald J. Trump visant à empêcher l'entrée aux États-Unis pour tous les musulmans, le *New York Times* a demandé à plusieurs d'entre eux, installés à New York, de réagir. Le résultat est plutôt réussi puisqu'il met en avant des histoires de vie si belles qu'il devient aisé de déconstruire les discours haineux.

Lien de l'article : <http://nyti.ms/1Yd9loR>



Ils ont dit...

« On ne peut pas éradiquer la pauvreté sans lutter contre le réchauffement »

Dr Jim Yong Kim

Président de la Banque mondiale depuis 2012

SUISSE | De rock stars à camelots



Le journaliste Olivier Joliet, qui interviewe habituellement des rock stars, s'est intéressé aux ex-itinérants devenus camelots pour le journal de rue suisse Surprise, pour en faire l'objet d'un livre. Sur une période de 7 ans, l'auteur a épluché les éditions des 18 dernières années du journal de rue et a choisi 20 camelots qui lui ont témoigné des changements qui se sont opérés

dans leur vie. De belle facture, le livre *Standort Strasse* est à la fois vendu par les camelots sur la rue tout comme il peut être acheté en ligne au : www.verainsurprise.ch/shop (Surprise)

PHOTO : MATTHIAS WILLI

ANGLETERRE | Le prince William estime possible la fin de l'itinérance chez les jeunes

Dans une entrevue accordée en exclusivité au journal de rue britannique The Big Issue UK, le prince William affirme que la cause des jeunes sans-abri lui tient particulièrement à cœur. Lors de l'entretien avec Sophia Kichou, une ex-itinérante, le duc de Cambridge explique qu'il a déjà passé



une nuit de décembre dans une ruelle de Londres, emmitouflé dans un sac de couchage, pour l'organisme d'aide aux jeunes itinérants Centrepont auprès duquel

il s'implique. Sa mère, la princesse Diana s'y était elle aussi impliquée de son vivant et cela a eu un profond impact sur le prince.

Un rêve en voie d'être réalisé

William a admis à Sophia que, malgré son expérience, il ne pouvait honnêtement pas prétendre comprendre ce qu'elle avait vécu dans la rue.

La jeune femme de 24 ans, qui a grandi en Ouganda, a quitté son pays pour aller retrouver son père à Londres. Le foyer paternel qu'elle croyait sécuritaire s'est avéré tout le contraire et elle s'est enfui vers un refuge avant de trouver de l'aide à Centerpoint. C'est là qu'elle a rencontré le prince, il y a quatre ans. Elle lui a fait part de son rêve de devenir journaliste et lui a dit qu'elle aimerait l'interviewer un jour.

William a tenu parole et a invité Sophia - qui termine actuellement sa dernière année en journalisme à la City University de Londres - au palais de Kensington.

Au cours de ce long entretien, le prince a soutenu qu'avec une volonté concertée, il était possible de régler le problème de l'itinérance chez les jeunes. Il a souligné que 136 000 jeunes en Angleterre et au Pays de Galles nécessitent une aide d'urgence, mais que seuls 16 000 sont identifiés officiellement comme sans-abri. Cela démontre l'ampleur du problème, qui est complexe, mais pas impossible à régler, estime-t-il. Selon lui, l'intervention précoce est clé pour donner aux jeunes les outils nécessaires pour surmonter leurs obstacles. (The Big Issue UK)

PHOTO : LOUISE HAYWOOD-SCHIEFER

ÉTATS-UNIS | Un refuge pour jeunes itinérants dirigé par des étudiants



Une première aux États-Unis, un refuge pour jeunes itinérants entièrement géré par des étudiants a ouvert ses portes à Cambridge au Massachussets en décembre dernier. Le Y2Y Harvard Square, fondé par des diplômés d'Harvard Sam Greenberg et Sarah Rosenkratz encourage le soutien entre pairs, soit les étudiants et les jeunes sans-abri. Le gîte, aménagé dans un

sous-sol d'église permettra tant aux jeunes usagers qu'aux bénévoles de « devenir les prochains porte-étendards de la cause de l'itinérance », selon Sarah Rosenkratz. Il est estimé que 39 000 jeunes sont actuellement sans abris aux USA. (Spare Change News)

PHOTO : JENNY RISHER

L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des Journaux de Rue - INSP). Le réseau apporte son soutien à plus de 120 journaux de rue dans 40 pays sur six continents. Plus de 200 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez www.street-papers.org.



Les vêtements de ma mère

Le texte de Ianik Marcil du 1^{er} août, *Demain, l'hiver*, m'a profondément inspirée. Il y expliquait comment nos aïeux profitaient de l'été pour faire un maximum de provisions pour l'hiver. Cela m'a rappelé un de mes souvenirs de ma tendre enfance.

Je demeurais encore chez mes parents, en Gaspésie. Voici mon souvenir : ma mère n'avait pas beaucoup de travaux à faire l'hiver sur la ferme, à part faire le train, traire les vaches et les nourrir. Elle devait aussi voir à nous, les enfants.

Mon père avait onze sœurs, ma mère avait donc onze belles-sœurs. La plupart étaient des femmes de profession, sauf quelques-unes qui avaient marié des cultivateurs dans le rang. Celles qui étaient professionnelles donnaient à ma mère des vêtements qu'elles ne portaient plus, mais encore très propres et en très bonne condition. Ma mère était une femme habile et très douée dans le domaine de la couture. Elle trouvait le moyen de confectionner de beaux vêtements pour nous, les enfants. Elle nous fabriquait des robes, des jupes, des blouses et des manteaux d'hiver pour les petites filles et, pour mes frères, des pantalons, des chemises et aussi des parkas.

GISÈLE NADEAU
CAMELOT MÉTROS D'IBERVILLE ET JARRY



Croyez-vous aux extraterrestres ?

Depuis des milliers d'années, les extraterrestres ont envahi la planète Terre. Je crois qu'ils se sont incarnés en humains et même en animaux. Leur but est d'étudier notre façon de vivre. Leur civilisation est plus évoluée mais comme dans la nôtre, il y a parmi eux des bons et des méchants. Ils ne forment pas une seule race. Tout comme l'humanité a connu diverses civilisations, les extraterrestres ont influencé les époques successives de l'Histoire.

On n'explique pas encore de quelle manière les pyramides ont été construites dans l'Égypte ancienne. Je crois que les extraterrestres savaient communiquer avec les gens de l'époque et que grâce à leurs pouvoirs, ils ont soulevé les énormes blocs de pierre, sculpté des statues gigantesques et gravé des dessins magnifiques.

De quelle façon pensez-vous que les extraterrestres communiquaient avec les terriens ?

J'aimerais en apprendre plus sur l'époque de l'Égypte ancienne, le mode de vie, l'exploitation du peuple par les rois et la soumission des esclaves. Et sur les extraterrestres.

FRANCE LAPOINTE
CAMELOT MONT-ROYAL / MENTANA



S'appliquer et s'impliquer

Ces deux verbes me trottent dans la tête depuis quelque temps. Je ne sais trop pourquoi. Sans doute parce que ma tendre jeunesse me revient à la mémoire, en rêve ou en processus créatif. À l'école primaire, il y a bien longtemps, on me disait souvent de m'appliquer. Ma mère aussi me l'a souvent répété, mais sans doute pas assez.

On peut dire que ces verbes sont synonymes. Imaginons un instant, un groupe d'écoliers et d'écolières du primaire dans une classe où on peut entendre une mouche voler. Tous s'appliquent à une tâche, et pendant ce temps, l'enseignante lit tranquillement un livre. Elle n'a pas à intervenir. Ces enfants ont été instruits depuis la maternelle à se concentrer et en même temps, à se détendre pour libérer leur créativité. À chaque phase de leur parcours académique, ces enfants, devenus collégiens, sont entraînés à s'appliquer. Les parents jouent un rôle essentiel dans l'éducation de ces enfants et jeunes adultes, ils peuvent être des modèles, même imparfaits. À la maison, on préfère la lecture à la télévision, la musique ou le silence au bruit, la discussion à la dispute, l'étude à l'oisiveté, la recherche aux idées toutes faites.

À l'université, ils et elles sont devenus des exemples de persévérance et d'intégrité. On recherche leur opinion car leur sens critique est reconnu et apprécié. Grâce à l'importance qu'ils et elles accordent à s'appliquer dans toutes les activités qu'ils et elles exercent, ces enfants devenus adultes, sont nos inventeurs et innovateurs, nos professeurs, chercheurs, auteurs... À l'itinéraire, on n'a pas eu leur chance, mais quand même, on s'applique pour s'impliquer.

GUY BOYER
CAMELOT SAINT-DENIS
/ DULUTH





DOSSIER

AVEC IANIK MARCIL
RÉDACTEUR EN CHEF INVITÉ

Repenser notre économie

Nos économies ne semblent pas s'être remises de la crise de 2008, les inégalités sociales sont grandissantes et nous courons toujours à notre propre perte en cherchant la croissance à tout prix.

Pourquoi et comment en sommes-nous arrivés là ? Depuis une trentaine d'années, l'État joue de moins en moins son rôle de régulateur de l'économie et de protecteur des citoyens les plus vulnérables. Le marché a pris toute la place et nous avons abandonné les idéaux de solidarité en même temps que nous détruisons la planète. Il existe pourtant d'autres voies, souvent inédites, pour réduire les inégalités et pour protéger les écosystèmes. Du revenu minimum garanti à l'économie sociale, en passant carrément par souhaiter la décroissance économique, ce ne sont pas les idées qui manquent, ni les expérimentations. Ce dossier invite à réfléchir sur l'état de notre économie et à imaginer un monde profondément différent de celui que nous connaissons.

Emplois

Santé

Inégalités sociales

Salaire minimum

Éducation

Croissance



Constat 1

Des inégalités sociales en hausse

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Nicolas Zorn

Analyste de politiques à l'Institut du Nouveau Monde à Montréal (INM), Nicolas Zorn détient une maîtrise en science politique. En préparation d'un doctorat, il est également derrière la publication *Les Inégalités : un choix de société ? Mythes, enjeux et solutions*, parue à l'automne 2015. Pour lui, les inégalités sociales sont des données « béton » qui permettent de prendre le pouls de la société.

À partir de quand peut-on parler d'inégalités sociales ?

Une inégalité, c'est un écart au sens mathématique, une distance donc entre deux points. Une inégalité économique, c'est une différence de ressources entre les individus. Il y a en a qui sont justifiées et d'autres qui sont intolérables. C'est normal qu'une personne qui entre sur le marché du travail ait moins de revenus qu'une autre qui y est depuis trente ans. Un écart au niveau social, c'est une distance entre citoyens qui se manifeste concrètement par les obstacles qu'ils ont à surmonter pour atteindre leurs objectifs. Des obstacles qui peuvent être liés à l'endroit où ils sont nés, ou encore à leur niveau d'éducation.

L'exemple le plus marquant est celui relatif à l'espérance de vie d'un enfant né dans Hochelaga-Maisonneuve, qui serait 11 ans plus faible que celle d'un enfant né à Westmount. Que comprendre de cette statistique* ?

Cette statistique est une inégalité sociale frappante, le lien est clair avec les inégalités de ressources. C'est l'une des statistiques les plus « béton ». Elle souligne l'un des effets les plus concrets. Les personnes qui naissent dans différents

milieux n'ont pas les mêmes chances de réussir. Et quoi de plus marquant que les années d'espérance de vie ? Au-delà de l'argent, du pouvoir d'achat, on parle de concret. Cela montre qu'en santé aussi les écarts sont marquants. Il s'agit d'une injustice criante par rapport à l'accès aux ressources auxquelles tous les citoyens ont droit. Et, je trouve cela dommage que ce soit maquillé par certains qui minimisent l'impact de ces inégalités dans la vie des citoyens.

Existe-t-il des inégalités qui sont justes et d'autres, injustes ?

Quand on parle d'inégalité, il est important de distinguer trois ressources : matérielles ou économiques (le revenu, les biens), sociales et politiques (le réseau, la connaissance) et les ressources symboliques qui vont avec le statut social (la maîtrise de la langue, etc.). Ce sont trois types de ressources qui généralement vont dans la même direction. Pour moi, l'inégalité est un problème quand ce sont toujours les mêmes qui en profitent et que ce sont toujours les mêmes qui sont pénalisés.

Quel est le lien que l'on fait entre l'inégalité sociale et la pauvreté ?

Il faut distinguer « inégalité » et « pauvreté ». L'inégalité est une distance entre les citoyens, l'écart peut être entre les riches et les pauvres, mais aussi entre les riches et la classe moyenne ou entre la classe moyenne et les pauvres. Exemple, si une personne n'a pas les ressources nécessaires pour se déplacer, il s'agit d'un écart entre la classe moyenne et les riches. Quant à la pauvreté, il y a quelques balises qui permettent de la constater. Le revenu individuel est à distinguer du revenu du ménage. Si en étant seule, une personne

Si l'État n'est pas la seule solution à la réduction des inégalités sociales, la société civile n'a pas à s'y substituer.

* Statistique datant de 2012 publiée par la Direction de la santé publique de Montréal.

gagne 40 000 \$, elle se situe dans la classe moyenne. Par contre, si ce même montant est partagé avec un(e) conjoint(e), cette personne se situe plutôt proche du seuil de faible revenu. Ce seuil définit le montant minimal pour couvrir les besoins de base.

Des besoins qui ne sont pas entièrement couverts par l'aide sociale...

L'aide sociale couvre à peine la moitié de ces besoins. Autrement dit, ce montant oblige les bénéficiaires à faire des choix : entre une visite chez le dentiste** ou se nourrir convenablement, par exemple. Conséquences directes : les problèmes de santé sont plus nombreux, la capacité à s'en sortir sera réduite et l'espérance de vie devient plus faible, forcément. C'est un cercle vicieux qui coûte cher à la société.

Existe-t-il un portrait des inégalités sociales pour le Québec ?

Généralement, ceux qui sont davantage touchés par ces inégalités sont les femmes plus que les hommes, les jeunes et les aînés plus que ceux qui se situent au milieu, les nouveaux arrivants plus que les immigrants installés depuis plusieurs années, et ceux qui vivent en région plus que ceux qui vivent en ville. Ces données montrent simplement que ces personnes auront moins d'opportunités et donc seront plus exposées aux inégalités sociales. Ce ne sont que des tendances statistiques et en aucun cas, malheureusement, des restrictions.

Et la classe moyenne ?

La classe moyenne, malgré ce que l'on pense, n'est pas définie précisément. Tout le monde veut en faire partie, tout le monde veut lui plaire. Un des rapports de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) a d'ailleurs tenté de la définir. Les personnes sondées se pensaient dans le milieu, mais dans les faits, les inégalités ne cessent d'augmenter, tout comme le revenu médian.

Ne faudrait-il pas relativiser quant à l'augmentation des inégalités ? Le Canada reste l'un des pays parmi les plus privilégiés à l'échelle mondiale...

L'échelle des inégalités sociales doit être comparée à celle des pays semblables économiquement et socialement. Le Québec est quand même proche du 10 % des pays les plus riches au monde. Le revenu moyen se situe dans les 1 % les plus riches. Donc oui, c'est certain qu'il faut relativiser. Cependant, il n'en reste pas moins que c'est dans cette même société que certaines personnes doivent choisir entre bien se nourrir et se soigner... ■

** Selon une étude de Christophe Bedos et Christine Loignon, intitulée Pauvreté et accès aux soins buccodentaires, 24 % des québécois de 35 à 44 ans seraient complètement édentés chez les personnes dont le revenu annuel est de 15 000 \$ ou moins.

3 éléments qui font croître les inégalités sociales

❖ La stagnation sur le long terme de la croissance économique qui s'explique par celle des salaires. Les citoyens s'endettent, ce qui permet à la croissance économique d'augmenter tout de même. Cependant, si les salaires n'augmentent pas à la même vitesse que la croissance économique, cette dernière ne peut pas suivre. Pour avoir plus de croissance, il faut augmenter les salaires et ne plus les concevoir comme de simples dépenses, mais plutôt comme des investissements.

❖ La croissance économique pour une seule minorité. Au lieu d'avoir une croissance économique qui profite à tout le monde, les patrons ou les actionnaires s'octroient plus de bénéfices. L'enjeu est que ces derniers consomment moins, contrairement aux salariés qui dépendent presque de la totalité de leur salaire et épargnent moins compte tenu du montant qu'ils reçoivent.

❖ Le désengagement coûteux de l'État dans la redistribution des richesses. Les coupes dans les transferts, les programmes sociaux ou les services publics coûtent plus d'argent à l'État qui essuiera les conséquences directes. Il ne s'agit pas de dépenses publiques, mais d'investissements publics. Si les citoyens sont moins en santé par exemple, ils coûteront plus cher à la collectivité.

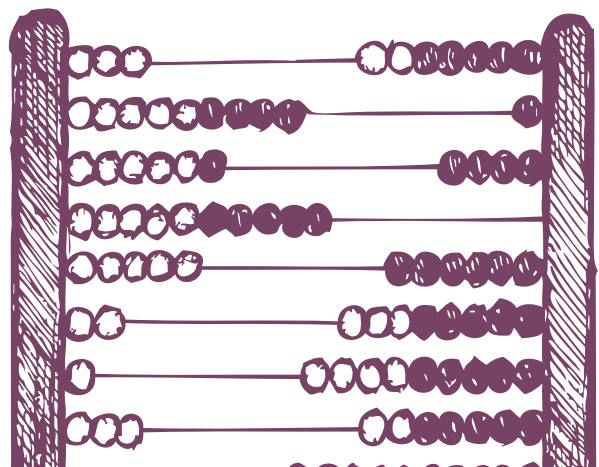


ILLUSTRATION: OLESKSANDR MELNYK



Constat 2

La quête du toujours plus

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Julia Posca

Pour Julia Posca, chercheuse à l'Institut de recherche et d'informations socio-économiques (IRIS), tout le monde ne profite pas de la croissance économique. Ce dogme de la croissance à tout prix est, selon elle, dommageable pour l'humain et son environnement.

En quelques mots, en quoi la croissance est un « dogme » ?

L'objectif de notre système économique est de produire de l'argent avec de l'argent. Pour cela, on passe par le biais de la production de biens et de services pour les revendre à un coût plus élevé afin d'en dégager un revenu supplémentaire. La croissance est donc l'évaluation quantitative de cette production. Elle devient un dogme à partir du moment où il s'agit de la fin ultime de notre modèle économique qu'on appelle aussi le capitalisme.

En s'éloignant des théories conspirationnistes, comment analysez-vous ce système ?

(Rires) L'objectif de ce système n'est pas de répondre à des besoins moraux et bons, mais plutôt de faire plus d'argent. C'est un principe qui structure la croissance. Or, la production de plus de valeur monétaire n'est pas uniquement ce qui constitue un système économique. Il y a aussi l'organisation du travail, les familles, les consommateurs, et d'autres éléments que l'on a tendance à oublier. Tous les problèmes sociaux, de l'immigration à l'éducation en passant par la culture, doivent contribuer à la croissance. Il s'agit d'une idéologie très forte qui n'est pas ou peu remise en question. Or, il faut un contre-discours à ce discours-là et faire en sorte que tout ne repose pas sur la consommation, sur la surconsommation et sur l'endettement.

À quel moment assiste-t-on à une scission dans la production et la consommation de telle sorte qu'elles soient réservées aux riches ou aux pauvres ?

En réalité, ce système n'a pas été pensé au départ en termes de consommateurs. Il s'agissait d'une organisation économique qui a très vite rencontré le problème de la surproduction. Soudainement, avec l'industrialisation, la production était trop abondante pour que le marché puisse l'absorber dans sa globalité. Les révoltes ouvrières ont joué aussi pour beaucoup. C'est à partir de là qu'est apparu le compromis « fordiste », une idéologie selon laquelle le travailleur était lui aussi un consommateur. En simplifiant, les entreprises ont donc commencé à verser de meilleurs salaires, l'industrie publicitaire a participé à créer de nouveaux besoins, et tout cela a conduit à la consommation de masse. C'est à ce moment-là que sont apparues les strates dans la société. C'est donc le marché qui a créé les différentes catégories de consommateurs.

Qu'en est-il de la classe moyenne ?

Dans ce schéma-ci, tout le monde accepte le compromis qui est de produire en surplus des biens et services. Une partie sera comptabilisée dans les profits de l'entreprise quand la seconde partie sera versée en salaires. En échange, ces salaires seront assez suffisants pour que les travailleurs puissent consommer. Ils pourront ainsi se distinguer des pauvres en achetant une plus grosse voiture ou une maison en banlieue plutôt que de louer un appartement. Cette consommation ostentatoire s'insère dans une culture de l'apparence. Ainsi, le statut social n'est plus lié uniquement à la profession que l'on occupe, mais aussi à ce que l'on consomme.

En quoi répondre par la consommation, souvent à outrance, est dommageable pour l'humain en société et son environnement ?

Dit comme cela, on constate vite le non-sens de cette logique qui est pourtant intégrée par les travailleurs. Par exemple, commencer par un petit appartement, puis la grosse maison, la piscine, etc. Mais finalement, on se rend compte que nous avons perdu le sens de l'activité humaine. Cette quête de vouloir toujours plus peut créer un malaise au niveau de la société. C'était d'ailleurs plus flagrant dans les années trente. Quand il y a pénurie ou misère, il y a besoin d'afficher l'abondance. Aujourd'hui, cela donne des individus qui s'achètent des nouveaux gadgets, mais qui ne parviennent pas pour autant à améliorer la qualité de leur vie. Même si d'un point de vue matériel, nous sommes plutôt bien placés, l'envers de cette abondance est évidemment écologique. Nous sommes dans un système qui dépend de la destruction de l'environnement pour se reproduire. Et de nombreuses catastrophes climatiques actuelles le prouvent.

Sans être climato-sceptique, peut-on vivre dans un système qui permet à la fois de produire, consommer et respecter l'environnement ?

Je pense probablement qu'il faut reparler du dogme de la croissance. On ne peut pas penser l'économie en fonction de ce seul but. Il faut arrêter d'avoir comme objectif le plus ou le moins, mais plutôt de revenir à ce qu'est l'économie : une activité humaine à travers laquelle nous reproduisons nos conditions d'existence pour pouvoir vivre. L'exemple le plus significatif est celui de l'agriculture. Il faudrait donc que l'économie s'organise dans le seul but de répondre à nos besoins.

Les besoins sont-ils si nombreux que cela ?

Si on regarde le système actuel, oui. Le téléphone, la voiture, etc. Mais il s'agit d'abord de se poser les questions, ensemble, afin de parvenir à réaliser tout un changement de société. Notre système actuel est limité, nous sommes dans un contexte où tout ce qui a été instauré après la guerre est remis en question. Ce système n'est pas viable d'un point de vue culturel et écologique. Il n'est plus inclusif comme il a prétendu l'être en Occident !

Le capitalisme n'est pas le seul système économique basé sur une certaine exploitation...

Tout à fait, il y en a eu dans les sociétés néocapitalistes où les échanges étaient plus périphériques, au Moyen-Âge avec le régime seigneurial ou encore dans le système esclavagiste. Le capitalisme est juste un nouveau type de rapport économique, c'est-à-dire que l'on a soudainement des individus qui sont arrachés à leur mode de vie communautaire et qui vont rencontrer des patrons d'industrie qui prendront un travail en échange d'un salaire. Dans les autres systèmes, la réciprocité était vue autrement que par l'aspect monétaire.

À chaque crise, c'est un peu le même schéma : réinjecter du financement pour produire plus et réduire les acquis sociaux. Le système capitaliste est-il donc arrivé à ses limites si ce sont les seules solutions qui nous sont offertes ?

C'est difficile comme question. Si on parle de la crise financière de 2008, qui prend donc naissance dans des relations financières, oui, l'État est venu à la rescousse des banques. Mais cela a été suivi

par une tentative de réduire les dépenses de l'État pour soi-disant réduire les dépenses publiques. Or, après la crise des années 1930, l'État est intervenu pour tenter de faire redémarrer l'économie autrement. Est-ce que le système a atteint ses limites ? Ce que l'on constate, c'est que les crises sont un moteur du système économique actuel. Ce sont des moments qui permettent de « faire le ménage » dans le système. Des entreprises vont faire faillite, d'autres vont plus se concentrer. C'est aussi un moment où, par le biais de l'État, nous allons normaliser certaines pratiques. Finalement, on se rend compte que oui, ces crises ont de nombreux effets néfastes, mais les mécanismes de revitalisation sont aussi intéressants à observer.

Comment parvient-on à se repositionner dans ce système ?

Si on pense que la solution est individuelle, nous n'y parviendrons pas. Il faudrait revaloriser cet ensemble. Un seul individu ne peut pas bouleverser tout le système. S'il y a des boycottages qui peuvent parfois changer certaines pratiques des entreprises, je ne crois pas que ce soit suffisant. Cela prendra une remise en question beaucoup plus profonde. Les boycottages ne sont qu'une manière de s'organiser pour protester, encore une fois, en tant que consommateur. Or, il va falloir que l'on se conçoive autrement que comme des consommateurs pour que cela change. ■

3 signes d'épuisement du système capitaliste

- ❖ L'économie est polluée par la rationalité gestionnaire et comptable du « *produire plus pour produire plus d'argent* ». Les citoyens ne sont pas uniquement valorisés, en tant qu'individus, par la consommation. Il faudrait revaloriser l'esprit collectif, et un ensemble d'activités sociales, culturelles ou de soins, qui ne sont plus considérés comme utiles ou rentables.
- ❖ La question de l'endettement est primordiale. Alors que nous ne nous remettons pas de la crise économique de 2008, on s'attend à ce que la croissance soit regagnée par la consommation des ménages qui sont déjà endettés. Ce qui est risqué comme façon de concevoir le développement économique. Le crédit n'est pas perçu comme la contrainte, mais plutôt comme un moyen de consommer toujours plus.
- ❖ Les répercussions écologiques sont évidemment cruciales. L'horizon qui se dessine doit être placé sous le signe de l'équilibre, et non plus celui de la croissance. Il faudrait arrêter de penser que nous sommes d'un côté et que la nature est de l'autre côté. Notre économie ne peut pas se concevoir sans l'environnement.



Jonathan Brun

Solution 1

Un revenu pour tous

Conférencier pour la quatrième édition de TedxQuébec, qui s'est tenue le 1^{er} décembre dernier, Jonathan Brun est cofondateur de *Revenu de Base Québec* et porte-parole québécois du Réseau canadien pour le revenu garanti.

Parmi ses autres chapeaux, Jonathan Brun porte aussi celui de président de Nimonik inc., une entreprise qui offre des services d'information légale, en plus d'être cofondateur de Québec Ouvert et de Nord Ouvert, des organismes sans but lucratif qui œuvrent pour une plus grande transparence gouvernementale.

Pour lui, la mise en place du revenu de base n'est pas si utopique que cela. « Il s'agit d'un versement à tous les membres d'une société sur une base universelle et inconditionnelle », amorce-t-il. Ce montant, versé par le gouvernement, est le même pour l'ensemble des citoyens, et ce, sans égard aux activités professionnelles, au revenu annuel ou au statut social et civil de l'individu.

La différence est nette avec l'ensemble des programmes sociaux qui existent actuellement au Québec, de l'aide sociale au revenu de solidarité. « Pour ce revenu de base, l'universalité et l'inconditionnalité sont des piliers. » Jonathan Brun insiste sur la simplicité de ce programme. « Chaque citoyen devrait recevoir un revenu minimum sans contrainte et sans condition pour lui permettre de vivre dans la dignité. »

Égalité des chances

Si la somme n'est pas encore complètement définie pour le Québec, une chose certaine, selon Jonathan Brun, elle serait suffisante pour que chaque citoyen puisse subvenir à ses besoins premiers sans forcément devoir travailler. « On pourrait parler de 800 \$ par mois pour le Québec, ça peut être un peu plus, un peu moins, mais c'est un point de départ réaliste comme base de discussion. »

Quant à la provenance des ressources pour financer ce programme, elle serait adaptée à la situation sociale et économique de chaque province au pays. « L'idée qui me plaît, c'est qu'au lieu d'augmenter les taxes ou les impôts des particuliers, ce serait d'aller chercher les revenus sur les éléments collectifs, comme les sociétés d'État ou les taxes de production de certaines entreprises qui polluent l'environnement », soutient Jonathan Brun.

L'idée qui se cache derrière le revenu de base universel n'est cependant pas de créer une société proprement égalitaire, mais

plutôt une société qui donnerait une chance à l'ensemble de ses citoyens. « Il s'agit de créer un terrain de jeu pour donner une juste chance à tout le monde afin de maximiser leur potentiel. Il s'agit d'aider les citoyens à s'émanciper de leurs contraintes socioéconomiques. »

Un tel revenu existe sous d'autres formes pour les personnes plus aisées, il se manifeste par exemple par des investissements sur des actions cotées en bourse. Jonathan Brun soutient cependant que le plus important est de changer les esprits des personnes qui pensent encore au bien-fondé de l'État-providence, voulant que chaque citoyen travaille dur pour récolter le fruit de son labeur. « Quand j'en parle à ceux qui n'en bénéficieront pas parce qu'ils sont déjà trop aisés, souvent ils se rendent compte que cela ne fera que rendre notre société un peu plus juste. Il suffit de se rappeler de la bataille menée il y a quelques années pour l'assurance maladie. »

À titre indicatif, Québec solidaire avait estimé ce montant à 12 600 \$ par an. De quoi aider, par exemple, une mère monoparentale à payer un camp d'été à ses enfants où à suivre une formation professionnelle afin d'améliorer son sort. ■

QU'ALAIN COMMU'NOS-TERRES
CAMELOT MASSON / 13^e AVENUE



Valoriser toutes les formes de travail

Le concept d'un revenu minimum garanti permettrait à chacun d'avoir le choix de travailler ou non. Mais, là où on ne doit pas se tromper, c'est dans la définition du travail. Quand on pense travail, on pense « emploi-salarié ». Seulement, il existe d'autres formes de travail qui ne sont pas valorisées comme le bénévolat. Il y a aussi les aidants naturels qui consacrent énormément de temps à s'occuper de leurs parents, à leur faire à manger, à les laver, mais tout ça n'est pas comptabilisé. Je n'ai pas d'emploi salarié, je suis « payé » par l'aide sociale, mais je vais à l'Accorderie rendre des services, je fais de la nourriture pour les autres et du compostage. Tout ça ne me rapporte rien financièrement, ce n'est pas pour ça que ce n'est pas du travail. On a tendance à opposer travail et oisiveté, mais c'est quoi l'oisiveté ? C'est quelqu'un qui est dans le coma dans son lit ?

Solution 2

Réinventer nos politiques sociales et familiales

Ève-Lyne Couturier

Avec le contexte politique actuel et de la méfiance des citoyens envers l'État, comment redonner de la vigueur à nos politiques publiques ?

Pour Ève-Lyne Couturier, chercheuse à l'IRIS, la première des étapes est de changer l'idée « *que l'on se fait des fonctionnaires* ». Qu'ils soient infirmiers, professeurs ou cols blancs, les membres de la fonction publique sont si stigmatisés « *qu'on en oublierait leur utilité* ». L'idée générale voulant que les fonctionnaires « *soient fainéants ou déconnectés* » n'aiderait pas à instaurer la confiance envers l'État, selon la chercheuse.

L'expertise est souvent transférée au privé, qui reste opaque sur ses pratiques, « *puisque'ils n'ont pas les mêmes exigences de transparence que la fonction publique* ». Ève-Lyne Couturier met l'accent sur les attaques menées contre l'universalité. « *Toutes les personnes qui ne sont pas très pauvres ou très riches ont l'impression de payer des impôts pour des services qu'elles ne reçoivent pas. C'est un effet assez pervers.* » Ce principe d'universalité a d'ailleurs été mis en place lorsque les garderies étaient à 5 \$, une politique qui a été marquée par le retour au travail des femmes et un sentiment de solidarité s'étirant vers l'ensemble des citoyens.

Investir dans l'utile

Si le contexte d'austérité actuel fait croire à un déficit économique zéro, Ève-Lyne Couturier alerte sur les coupures qui se font plus dans les services à la population que dans les dépenses en infrastructures. « *Il s'agit d'un choix qui est fait, celui de favoriser l'entreprise privée. Cela traduit une certaine vision politique du gouvernement qui pense que les emplois du public sont des charges et non des investissements.* » Or, la notion d'utilité reste subjective. « *On est rendu à un point où il faut choisir entre s'occuper de ses dents ou aller à l'université.* »

La chercheuse revient sur l'importance de revaloriser les mesures liées à la petite enfance. « *Si un gouvernement valorise les enfants dans ses politiques, que ce soit pour les CPE ou les congés parentaux, cela nous fait du bien. Ces enfants-là seront plus impliqués dans la société et certaines inégalités sociales pourraient cesser.* »

Autre élément primordial mis de l'avant, l'importance de miser sur la prévention en santé qui est « *économiquement perçue comme*

l'élément le moins sexy au monde. » Aujourd'hui, seule une clinique expérimente le concept de la santé accessible pour tous et pour toutes. Elle est d'ailleurs gérée uniquement par des infirmières. « *À l'époque, les CLSC, c'était aussi une approche communautaire. Le problème était que ce n'était pas rentable pour un médecin.* »

Cette réappropriation est valable, selon Ève-Lyne Couturier, dans le domaine de la santé comme dans celui de l'éducation où l'autonomie doit réellement être remis en question. « *Il faudrait être plus flexible pour atteindre des objectifs en atteignant la communauté.* » La chercheuse conclut en rappelant que l'État est avant tout le garant d'une politique permettant de vivre ensemble, et ce, peu importe l'origine culturelle ou sociale. ■

MAXIME VALCOURT
CAMELOT THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE



Faire de la santé une priorité

Aujourd'hui, c'est presque impossible d'avoir un médecin de famille. Alors au moindre problème, il faut aller aux urgences, qui te redirigent vers un spécialiste. Mais avec la carte d'assurance maladie, si on considère que ton problème n'est pas une urgence majeure, ça te prend une éternité ! J'ai une tâche de naissance qui occupe toute une partie de mon visage. Dans les hôpitaux, on m'a dit qu'on n'avait pas de spécialiste pour ça. Je me suis fait dire que je pouvais bien continuer à vivre avec. Pour quelqu'un qui est dans la pauvreté, c'est comme se faire cracher à la face. Dans le privé, on paye mais au moins, on n'attend pas. C'est triste de se dire que ça fonctionne souvent mieux que dans le secteur public. Le gouvernement devrait faire de la santé une priorité, surtout pour les gens qui sont déjà décrochés du système.

Solution 3

Changer notre vision de l'économie

Yves-Marie Abraham

La notion de décroissance commence déjà à fluctuer dans de nombreuses revues économiques. Si la croissance est un dogme néfaste, en quoi la décroissance pourrait permettre de sortir la tête de l'eau ?

À HEC Montréal, Yves-Marie Abraham enseigne la sociologie de l'économie et propose un cours sur le thème de la décroissance. Cette nouvelle notion économique se définit par le biais de la croissance, c'est-à-dire cette idée selon laquelle l'augmentation de la production des biens et des services dépend de la valeur monétaire.

La décroissance est donc le refus de cette dynamique. « *Quand on parle de décroissance, on parle d'une rupture avec cette idée.* » Si au départ, cette notion était un simple slogan permettant de faire la promotion du bonheur dans la société, aujourd'hui, elle repose sur trois critiques du système de la croissance. La première conséquence néfaste de cette logique croissanciste est liée à l'obsession du « *vouloir produire toujours plus qui a un impact écologique catastrophique pour la planète* ».

Avec cette obsession de vouloir toujours produire plus est née celle de devoir consommer toujours plus. Le second point est donc lié à l'injustice et aux inégalités sociales qui découlent de cette surconsommation et surproduction. Enfin, le dernier élément est relatif à la perte d'autonomie des citoyens, de plus en plus dépendants de la machinerie, que ce soit pour se déplacer ou même pour produire les biens et services.

Un pari optimiste

La décroissance, comme système économique, Yves-Marie Abraham la conçoit telle une façon de reprendre confiance en l'homme et en la société. « *En elle-même, la décroissance n'est pas totalement garante de la justice ou de l'égalité, cependant, il ne faut pas nier qu'elle se produira, pour des raisons d'abord d'ordre écologique et ensuite à cause du risque de l'effondrement du système actuel.* »

Sa crainte est donc liée à une décroissance « *spontanée, sauvage et que l'on peut difficilement souhaiter. Et probablement que ceux qui sont aujourd'hui les moins nantis s'en sortiront mieux que ceux qui ne se passent pas de machines.* » Il compare cette dernière notion à la capacité de s'en sortir qu'ils ont dû développer par obligation de survie. Avant d'arriver à cet effondrement, le professeur propose

donc de travailler sur plusieurs grands chantiers. L'une des étapes serait avant tout de favoriser la participation à un réel débat politique, « *qui est aujourd'hui quasi impossible* ».

Or, « *il va falloir se demander dans quel monde nous souhaitons vivre et évoluer* », soutient-il. Yves-Marie Abraham travaille sur ce principe depuis maintenant quatre ans. Sur papier, cette façon de penser peut paraître utopiste. Une accusation que le professeur souhaite renverser. « *L'utopisme, c'est de croire que l'on pourra rester dans cette perception de produire en combinant croissance économique et respect de la planète.* » Les solutions concrètes commencent donc sur une base individuelle qui deviendra avec le temps collective et participative. « *Si on veut reprendre le contrôle de notre existence, sans capital, c'est en se mettant ensemble que l'on peut y arriver* ». En témoignent l'ensemble des projets collectifs qui, sans le savoir, vont dans le sens de la décroissance. ■

MARIO ALBERTO REYES ZAMORA
PARTICIPANT PHOTOGRAPHE



Aller contre la surconsommation

La société nous pousse toujours à consommer, mais les ressources ne sont pas éternelles. Sans aller dans l'extrême, il faut juste trouver un équilibre et revenir à des choses simples. Ce que je fais, c'est que j'essaie d'utiliser tout ce que j'ai, le plus longtemps possible. J'apporte mes souliers chez le cordonnier plutôt que d'en racheter. Avec le bricolage, on arrête de jeter des produits et on leur donne une nouvelle utilisation. Quand je me suis rendu compte que les reçus de métro n'étaient pas recyclables à cause du carbone, j'ai eu l'idée d'en faire des cartes d'affaires avec une simple étampe. Il faut aussi penser que chaque objet peut avoir plusieurs propriétaires. Je fais du camping, mais je n'ai pas de tente : il me suffit d'en emprunter une à un ami, tout le monde ne campe pas tous les week-ends !

Pour aller plus loin

La revalorisation du rôle citoyen

Jean-Martin Aussant

L'économie sociale fleurit depuis de plus en plus au Québec, si bien que Montréal a été choisie pour accueillir le prochain Forum mondial de l'économie sociale et solidaire en septembre 2016. Et si cette façon de concevoir l'économie permettait de revaloriser le rôle des citoyens ?

Le mot « économie » accolé à « sociale » peut provoquer des réactions différentes. « Certains pensent qu'il s'agit de quelque chose qui coûte plutôt que quelque chose qui procure du développement économique. Alors que quand on ajoute le mot entrepreneuriat, les réactions sont différentes », explique Jean-Martin Aussant, directeur général du Chantier de l'économie sociale. La seule différence est le titre de propriété. « En d'autres termes, quand il y a des profits, ils sont réinvestis dans la mission des entreprises sociales en question plutôt que dans les acquis de quelques actionnaires privés ».

Ce modèle n'est pas pour autant « magique », mais il contribuerait néanmoins, selon l'économiste, à diminuer les inégalités sociales telles qu'elles sont provoquées par le système économique actuel. « L'économie sociale n'a pas pour mission de remplacer le privé ou le gouvernement, mais plutôt de prendre sa place. Le principe est de travailler en complémentarité. » Il propose alors une vision du système en fonction de trois principaux piliers : le collectif, le gouvernement et le privé. « Si le privé est trop fort, on risque de connaître une certaine avidité. Si le gouvernement domine, ce serait une aridité et si c'est le collectif qui est trop présent, ce serait une certaine apathie. D'où l'importance d'avoir un certain équilibre. »

La vie citoyenne est un élément primordial dans cette perception du système économique.

Heureux comme au Danemark

Selon un universitaire anglais, Adrian White, le bonheur dépendrait de cinq principaux critères : la santé, la richesse, l'éducation, l'identité nationale et la beauté des paysages. Avec cette échelle, c'est le Danemark qui remporterait la palme d'or du pays où il fait bon vivre. L'espérance de vie y est de 75 ans pour les hommes et 80 ans pour les femmes. L'État est d'ailleurs connu pour l'efficacité de son système social puisque chaque année, 9 % du PIB sont réservés aux dépenses en santé et 15,4 % à l'éducation.

Et le citoyen?

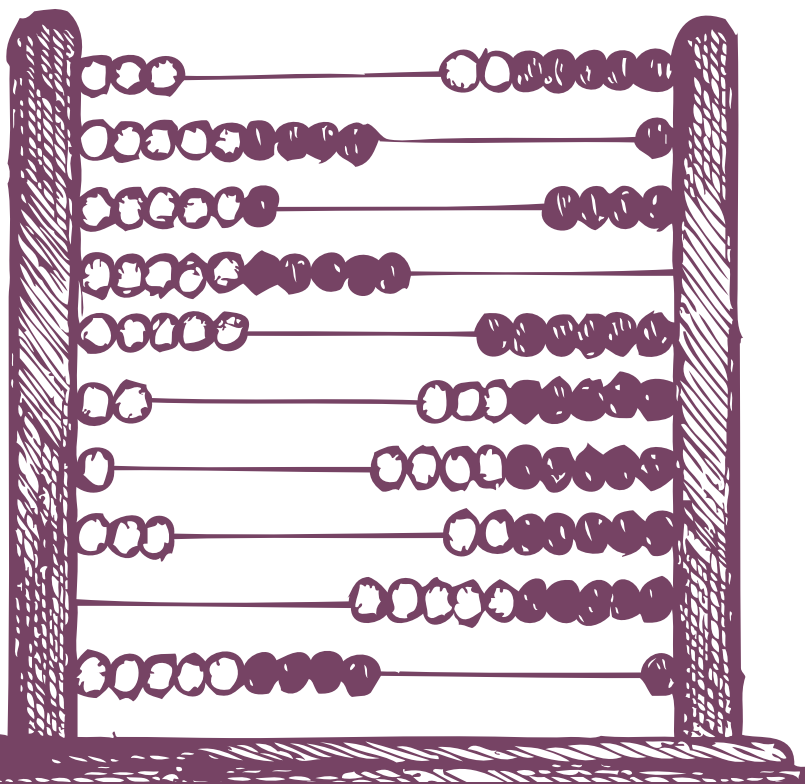
Au Québec, plus de 125 000 personnes oeuvrent en économie sociale et en action communautaire dans près de 30 domaines d'activité aussi divers que la petite enfance, l'environnement, les médias et les communications, la solidarité internationale ou encore la santé et les services sociaux. « *L'économie sociale est vraiment sous forme collective, contrairement aux entreprises sociales* », insiste Jean-Martin Aussant, rappelant que cette économie représente environ « *40 milliards \$ de notre économie en proportion du PIB* ». Si certaines lois et législations d'autres pays sont bien plus développées qu'au Québec, le principe de coopérative dans la province est particulièrement intéressant à observer. « *Ce n'est pas un hasard si le prochain Forum de l'économie sociale se déroule à Montréal...* »

La vie citoyenne est un élément primordial dans cette perception du système économique. « *Elle intervient dans la forme de propriété, mais aussi dans la forme de gouvernance qui est plus démocratique* ». En d'autres termes, le leadership est partagé dans l'ensemble des instances décisionnelles, ce qui participe à favoriser « *le sentiment d'appartenance et de contribution au projet* ». Cela contribue à une viabilité plus longue, le projet devient plus viable et « *les citoyens se sentent impliqués et s'y investissent en reconnaissent son utilité pour la société* ».

Jean-Martin Aussant soutient que le temps de crise est propice au regroupement collectif. Il donne d'ailleurs l'exemple de l'Espagne qui a créé de nombreuses coopératives après la crise de 2008. Il émet cependant une condition primordiale qui est basée sur la prise de conscience. « *Le réflexe collectif doit devenir plus automatique et prendre sa place sur la balance des trois piliers* ». La donnée de l'implication collective reste cependant difficile à évaluer. « *Dans un monde idéal, la nature humaine serait collective et altruiste. Mais la réalité fait que nous demeurons des animaux sophistiqués* ». L'important serait finalement d'œuvrer pour le respect du contrat social tout en tentant d'atteindre l'équilibre presque parfait. ■

Revenu de base : ces exemples inspirants

- 1 La ville de Dauphin, au Manitoba, a été la première ville-test du pays. Le revenu de base y a été expérimenté entre 1974 et 1979 dans le cadre du Programme Mincome. Pendant cinq ans, les familles qui avaient un revenu trop bas bénéficiaient d'une allocation fixe. Le projet a été abandonné, faute de moyens. L'année dernière, l'Institut Cooper a demandé au gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard de mettre sur pied un projet-pilote de revenu minimum garanti. À noter que 17 % des foyers y vivent dans l'insécurité alimentaire.
- 2 La Finlande deviendra, en novembre 2016, le premier pays européen à verser un revenu à l'ensemble des citoyens. Chaque Finlandais pourra recevoir une allocation de 800 € (1 205 \$) par mois sans considération de richesse ni d'âge.
- 3 L'Alaska et Singapour l'ont déjà instauré. Le Permanent Fund est un fonds issu des revenus du pétrole et du gaz extraits dans la région. Tous les résidents de plus de cinq ans peuvent en bénéficier.
- 4 Les Pays-Bas tentent l'expérience depuis le début du mois de janvier 2016 proposant ainsi 900 € (1 356 \$) par mois pour un adulte seul et 1300 € (1 958 \$) pour une famille. Quant à la Suisse, elle devrait se prononcer dans le courant de l'année.



L'austérité n'a pas sa place en éducation.



Centrale des syndicats du Québec

Investissons pour l'avenir.



facebook.com/lacsq | lacsq.org | twitter.com/csq_centrale



COMPTES À RENDRE

PAR ÉLISE DESAULNIERS
CHERCHEUSE INDÉPENDANTE

PHOTO : SIMON POSNIC

Statut juridique des animaux Et si on alignait nos pratiques sur nos valeurs?

Cindy Tremblay
(camelot Beaubien et métro De l'Église)
et sa chatte Tigresse

Le 4 décembre dernier, l'Assemblée nationale adoptait à l'unanimité le projet de loi 54 qui modifie le statut juridique de l'animal. Les élus se sont levés pour dire que « *les animaux ne sont pas des biens. Ils sont des êtres doués de sensibilité et ils ont des impératifs biologiques.* »

Lorsque Sophie Gaillard, Martin Gibert et moi-même avons lancé le manifeste, *Les animaux ne sont pas des choses*, il y a à peine deux ans, nous étions loin de nous imaginer qu'il susciterait un quelconque intérêt en dehors de nos cercles d'amis et des réseaux animalistes. Ce sont pourtant plus de 52 000 personnes qui nous ont appuyés en demandant, elles aussi, une réforme du Code civil. La question a presque immédiatement attiré l'attention des médias, puis celle du ministre de l'Agriculture qui a signifié son intention de prendre les choses en main avant de déposer le projet de loi. Chose rare, même les commentateurs du *Journal de Montréal* n'ont pas trouvé grand-chose à redire.

En France, une réforme similaire avait pourtant donné lieu à de vifs débats. La défunte UMP avait voté contre, alléguant que la mesure faisait « *planer des menaces graves et sérieuses sur les filières agricoles de l'élevage* ». Rien de tout ça de notre côté de l'Atlantique.

Une considération méritée

C'est donc un consensus social aussi rare que remarquable qui émerge autour de l'idée que les animaux méritent notre considération morale et qu'on ne devrait pas leur infliger de souffrance inutile. Il n'empêche que malgré tous les efforts que fait l'industrie pour envelopper la viande, les œufs et les produits laitiers d'images

d'animaux gambadant dans des prés verdoyants, chacun sait bien que la réalité est tout autre. On ne peut ignorer que les poules pondeuses sont élevées dans des cages minuscules, des cages dans lesquelles elles ne peuvent se déplacer ou ouvrir leurs ailes.

On ne peut fermer les yeux sur la castration à froid des porcelets mâles pour éviter que leur viande ne développe un mauvais goût ou sur la souffrance des vaches laitières lorsqu'on les sépare de leurs veaux. Peut-on faire comme si les poissons ne mouraient pas d'asphyxie et souvent après de multiples blessures ? Et je ne parle pas des scènes d'horreur que rapportent les activistes dès qu'ils réussissent à faire pénétrer une caméra dans les élevages ou les abattoirs.

On aime les animaux. On leur veut du bien. Collectivement, nous condamnons la cruauté, mais dans un même temps, nous encourageons l'élevage industriel en mangeant du jambon et du fromage. C'est le paradoxe de la viande : aimer les animaux et reprendre du bacon. On utilise diverses stratégies mentales pour s'en sortir, pour dissocier l'animal de la nourriture. Et parmi toutes ces stratégies, la plus populaire, c'est tout simplement d'éviter d'y penser. La viande est partout, quoi de plus « normal » ?

Et si on ouvrait les yeux ? Et si on changeait la norme ? Quand aurons-nous le courage et la volonté d'aligner nos pratiques sur nos valeurs ?

Le statut juridique des animaux a changé et on ne peut que s'en réjouir. Mais à quoi bon reconnaître qu'ils sont doués de sensibilité et qu'ils ont des impératifs biologiques si c'est pour continuer à les instrumentaliser pour notre simple plaisir gustatif ? ■



Les pays d'en haut

L'Histoire revue et corrigée

Ma mère, qui va avoir 80 ans, me racontait qu'elle écoutait *Les belles histoires des pays d'en haut* à la radio de *Radio-Canada* dans les années 1940, alors qu'elle était toute petite et qu'il n'y avait pas encore de postes de télévision. J'ai découvert l'émission des années plus tard à la télévision et même si je n'avais que cinq ou six ans, je me souviens avoir alors été impressionné par la performance des comédiens qui, chacun à leur façon, ont marqué plusieurs générations de Québécois. Je me rappelle notamment avoir eu peur de Séraphin quand il se choquait. C'était une émission captivante, pour un enfant comme pour un vieillard.

Basée sur le roman de Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché* (1933), cette nouvelle adaptation revisite notre Histoire à travers la colonisation des Laurentides à la fin du 19^e siècle. Le téléroman se présente comme le témoignage d'une époque où les conditions de vie étaient beaucoup plus difficiles et la société plus violente. Mais aussi une époque où il y avait moins d'exclusion et davantage de solidarité.



PHOTO : BERTRAND CALMEAU

Séraphin (Vincent Leclerc),
Donalda (Sarah-Jeanne Labrosse)
et Alexis (Maxime Le Flaguais),
le triangle amoureux au cœur
de l'intrigue des *Pays d'en haut*



PHOTO : BERTRAND CALMEAU

« Retenons les leçons de notre passé »

Nous avons rencontré Gilles Desjardins, adaptateur, scénariste et dialoguiste des *Pays d'en haut*, diffusés depuis le 11 janvier à *Radio-Canada*.

Gilles Desjardins, pouvez-vous d'abord nous parler des *Belles histoires des pays d'en haut* de Claude-Henri Grignon, qui a adapté son propre roman ?

Claude-Henri Grignon, l'auteur, est un dramaturge impressionnant. C'était quelqu'un qui, entre autres, avait une force incroyable au niveau des personnages. Quand il créait un personnage, on ne pouvait pas le manquer, il devenait un archétype, il te marquait et tu ne l'oubliais jamais, qu'on parle de Bill Wabo, de Jambe de bois ou de Séraphin. Un autre aspect intéressant est que Claude-Henri

Grignon était un homme de droite sur le plan idéologique. Ce qu'il a proposé à l'époque, c'est une vision où l'Église est en haut de la pyramide sociale, où il n'y a ni sexe ni violence... C'était une façon de présenter les Laurentides. Claude-Henri Grignon disait que la ville était la damnation, il voulait que les gens retournent à la campagne, à la terre.

Que proposez-vous de différent dans cette nouvelle version ?

Nous, on a décidé de reprendre tous les personnages dans un contexte beaucoup plus réaliste, de rendre compte de la réalité sociologique de l'époque, de raconter comment les gens vivaient et de décrire leurs rapports : quels étaient le contexte et les problématiques ? Il s'agissait de faire un vrai portrait de la colonisation, qui a eu une grande importance dans notre Histoire. Je compare ça au Far West des Américains. Ils ont fait des héros de ceux qui ont colonisé l'ouest américain et bâti l'Amérique, ils sont super fiers d'eux. Nous devrions aussi voir nos personnages comme nos héros à nous ; c'étaient des pionniers, alors qu'on a souvent tendance à les considérer comme des naïeux. C'est dans ce contexte que j'ai travaillé, je voulais qu'on valorise cette époque de la conquête du Nord, qui était à certains niveaux plus difficile que la conquête de l'ouest américain. Je voulais quelque chose qui puisse un petit peu brasser la cage.

Gilles Desjardins scénariste

Les pays d'en haut (2015)

Mensonges I-II-III (2013-2015)

Musée Eden II (2010)

Musée Eden (2009)

Réseaux Clandestins (2003-2004)



PHOTO : SIMON POSNIC

On est dans une époque très très pessimiste, très cynique. On se dit qu'on ne peut rien faire, alors que l'Histoire nous dit tout le contraire. Les choses vont en s'améliorant quand les gens se retroussent les manches et se battent. C'est ça, la grande leçon de notre Histoire.

Dans la série télévisée *Musée Eden*, j'ai été frappé par la manière dont vous avez su retranscrire la réalité du quartier du Red Light, dans le Montréal de 1910...

C'est un peu la même démarche oui, mais ce sont des contextes différents. Le musée Eden a existé, au coin de Sainte-Catherine et Saint-Laurent. Il y a cent ans, le taux de criminalité était dix fois plus élevé. Les gens font souvent l'erreur de penser que c'était extrêmement paisible, mais il y avait beaucoup plus de violence à l'époque. Dans le journal, on lisait qu'au conseil de ville, il y avait eu une bataille, que des députés s'étaient tapés dessus. Les gens réglait leurs problèmes à coups de poing, c'était dans les mœurs. C'était comme une fontaine, les plus forts tapaient sur les plus faibles, le boss tapait sur l'ouvrier, l'ouvrier tapait sur sa femme puis la femme tapait sur les enfants. C'est quelque chose qui a complètement été oublié.

Vous ne pensez pas que c'est encore ce qui se passe aujourd'hui ?

Un peu, mais je trouve important de montrer que les choses ont quand même évolué. Aujourd'hui, on est dans une époque très très pessimiste, très cynique. On se dit qu'on ne peut rien faire, alors que l'Histoire nous dit tout le contraire. Les choses vont en s'améliorant quand les gens se retroussent les manches et se battent. C'est ça, la grande leçon de notre Histoire. Retenons les leçons de notre passé. C'est très important de se souvenir que quand il y a des affaires qui ne marchent pas, on peut les améliorer si on se bat pour ça.

Pourriez-vous nous parler des acteurs et des personnages ?

Dans l'ancienne série, il y avait un casting d'enfer. Ce sont des rôles mythiques mais les nouveaux acteurs ont tellement assimilé leurs rôles qu'on oublie les anciens. J'ai beaucoup travaillé sur la psychologie des personnages. Vincent Leclerc relève tout un défi de jouer Séraphin. Sarah-Jeanne Labrosse, qui personnifie Donalda, est superbe et adorable (voir encadré). Et il y a Antoine Bertrand, qui joue le curé Labelle. C'est un personnage de très grande envergure, joué bien sûr par Antoine Bertrand, qui est sublime. Les gens vont être surpris de voir à quel point le curé Labelle se battait pour faire avancer les Laurentides. Il s'est battu contre les grandes compagnies forestières, il voulait briser le chômage, il était très progressiste. Contrairement à ce qu'on peut penser, les Québécois de 1890 n'étaient pas des arriérés.



PHOTO : BERTRAND CALMEAU

Donalda non censurée

« Le personnage de Donalda est totalement différent de celui de l'ancienne version. Donalda à l'époque, c'était presque une commande du cardinal, qui avait écrit des lettres à Claude-Henri Grignon à ce sujet. Il fallait que Donalda soit un bon exemple de soumission, qu'elle renvoie une bonne image de la Canadienne française. Peut-être que Claude-Henri Grignon aurait écrit un rôle totalement différent s'il n'y avait pas eu cette censure. Quand on regarde l'époque, ça prenait des femmes fortes avec du caractère pour conquérir les Laurentides. Beaucoup de gens fuyaient vers les États-Unis pour essayer de se trouver une job, c'était extrêmement dur à l'époque. C'est pour ça que j'ai beaucoup modifié le personnage de Donalda, ce que Sarah-Jeanne Labrosse a super bien assimilé. »



Séraphin (Vincent Leclerc, à gauche), aux côtés de son père Évangéliste (Gaston Lepage) et de sa sœur Délima (Julie Le Breton)

PHOTO : BERTRAND CALMEAU



PHOTO : BERTRAND CALMEAU

La série a été tournée à Rawdon, dans le comté de Matawinie, qui a gardé de beaux vestiges des anciens villages canadiens. Dominique Desrochers, qui avait déjà collaboré avec Gilles Desjardins sur *Musée Eden*, a conçu les décors : « Elle est géniale, très imaginative, très attentive, très forte sur les petits détails »

Quels parallèles peut-on faire entre ce que vivaient les personnages de la série à la fin du 19^e siècle et ce que vivent encore certaines personnes en 2015 ?

L'alcool, le jeu, la violence, la pauvreté, tous ces problèmes existaient à l'époque avec encore plus de force. Par contre, il n'y avait pas cette exclusion, car contrairement à ce que les gens pensent, les gens étaient beaucoup plus tolérants. Imaginez aujourd'hui un party de bureau où vous prenez une méchante brosse, vous participez à une bataille et vous vous ramassez carrément en prison. À l'époque, dans les noces par exemple, ça arrivait souvent, c'était presque banal et ce n'était pas plus grave que ça. Les gens revenaient au bout d'une semaine et la vie reprenait.

Dans la série, il y a un docteur morphinomane, ce qui rappelle qu'il y avait déjà des problèmes de drogue à l'époque...

Oui, le docteur Jérôme, fils du docteur Cyprien, a joué un rôle très important dans *Les belles histoires des pays d'en haut*. Il a vécu beaucoup de malheurs, il était amoureux de Donald, et il se réfugiait dans la drogue. À l'époque, c'était fréquent chez les médecins. Je suis même tombé sur un vieil article dernièrement, qui disait qu'un médecin de Saint-Jérôme était mort d'une overdose de morphine en 1890.

Pensez-vous qu'il y avait moins d'exclusion à l'époque ?

L'époque était difficile mais au moins, il y avait plus de solidarité. Les gens prenaient soin des vieux, des malades, ils étaient beaucoup plus responsables collectivement. La vie était très dure à l'époque, il fallait être capable de compter sur son voisin, les gens s'entraidaient, les familles étaient nombreuses et il fallait que tout le monde participe aux tâches. On ne voit plus ça aujourd'hui, ou c'est totalement individualiste. On a tendance à penser qu'on a plus de liberté mais je ne suis pas d'accord avec ça. C'est vrai que l'Église était très sévère, qu'elle voyait le péché partout et qu'elle pouvait te rendre la vie infernale, mais en même temps, il y avait plus de tolérance et plus de liberté. ■

Jambe de bois, le quêteux

« C'était un itinérant qui avait toujours sa petite bouteille de vin, il avait subi beaucoup de malheurs, mais il avait une place importante dans la collectivité. Il se promenait de village en village en rapportant les nouvelles, il était apprécié dans le village. Pour moi, c'était important d'inclure ce personnage qui dans la réalité d'aujourd'hui serait un exclu. »



IMAGE TELEVISION : MERVE TURKAN (123RF)

Donald (Andrée Champagne) et Séraphin (Jean-Pierre Masson) dans le téléroman *Les belles histoires des pays d'en haut*, diffusé entre 1956 et 1970 à Radio-Canada.



S'attaquer à la pauvreté, non aux pauvres !

L'année 2016 s'ouvre avec des enjeux majeurs en matière de lutte à la pauvreté. Une coalition, baptisée Objectif Dignité, s'est formée en décembre dernier rassemblant une vingtaine de regroupements – dont le RAPSIM – avec comme premier cheval de bataille l'opposition au projet de loi 70.

Ce projet de loi visait à contraindre les nouveaux demandeurs sur l'aide sociale à rapidement retourner en emploi sous peine de voir leur chèque coupé. Et le gouvernement annonçait dans le même temps une consultation afin d'alimenter le prochain plan de lutte à la pauvreté, une occasion à saisir pour ramener l'importance du droit à un revenu décent.

Déposée le 10 novembre dernier, cette loi prévoit que toute personne faisant une première demande d'aide sociale n'ayant pas de contrainte à l'emploi doit intégrer un programme visant à la remettre rapidement sur le marché du travail. Rapidement, au point de devoir accepter tout emploi qui sera jugé « convenable ». Si les personnes participent et ne quittent pas le programme en cours de route, elles recevront une bonification de leur chèque. Sinon, le chèque de base – de 616 \$ pour une personne seule – sera coupé. De combien ? Le ministre Sam Hamad a parlé de le couper jusqu'à la moitié. Cela reviendrait donc à condamner des personnes à vivre, ou plutôt survivre, avec 300 \$ par mois.

Dans le plan d'action interministériel en itinérance 2015-2020, il est reconnu pourtant que le niveau de prestation actuel permet à peine de couvrir la moitié des besoins essentiels d'une personne, qui sont de se loger, de se nourrir, de se vêtir et de se déplacer. Le gouvernement envisage tout de même de couper dans un niveau de revenu déjà largement insuffisant.

Ce projet de loi va ainsi à l'encontre de différents droits intégrés dans le Pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels, dont le Canada et le Québec sont signataires, en

particulier le droit à un niveau de vie suffisant pour soi et sa famille, ainsi que le droit d'exercer un travail librement choisi.

Pour une approche volontaire

Adopter une approche coercitive envers les personnes assistées sociales ne fonctionnera pas et alimentera les préjugés déjà bien installés à leur endroit. Nombreuses sont les personnes qui souhaiteraient travailler, mais encore faut-il que les programmes et mesures soient adaptés à leurs réalités. Dans les nouveaux demandeurs à l'aide sociale, des personnes en situation d'itinérance de tous âges seront concernées, n'ayant pas de contraintes reconnues, mais pourtant incapables de se conformer à un programme comme Objectif Emploi.

Contraindre ces personnes à participer sera un échec pour beaucoup. Les personnes en situation d'itinérance ont en effet besoin de temps et de flexibilité pour se reconstruire et se réinsérer. Et sur le terrain, la preuve est faite que des mesures d'insertion ou de retour en emploi volontaires et adaptées aux réalités spécifiques des personnes connaissent un taux de réussite important.

Mauvaise cible

Le ministre Sam Hamad a affirmé vouloir briser le cercle de la pauvreté, objectif louable. Seulement, il se trompe de cible. Ce n'est pas en pénalisant des personnes précaires que l'on pourra lutter efficacement contre la pauvreté. Pour cela, le gouvernement doit changer de cap en agissant pour faire respecter le droit des personnes à un logement, à un revenu décent, à la santé et à l'éducation, et en cherchant à corriger les inégalités existantes par une meilleure redistribution de la richesse.

Les travaux sur le prochain plan de lutte à la pauvreté permettront d'identifier les leviers à activer, en espérant que le gouvernement s'en saisisse et que des gains puissent être faits comme par le passé sur la pauvreté des familles. ■

RAPSIM

 Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949

Être camelot, ça rapporte !

La première fois que j'ai vendu *L'itinéraire*, j'étais à l'angle du boulevard Saint-Laurent et la rue Sainte-Catherine. C'était il y a environ 2 ans. La raison pour laquelle je me suis lancé dans la vente du magazine est que je n'avais pas d'argent et que j'avais faim. Pour moi, vendre *L'itinéraire* était un bon moyen de répondre à mes besoins.

A ma première vente, j'ai eu 20 dollars. J'ai été surpris car je n'avais pas un sou pour redonner de la monnaie, et la personne m'avait dit de tout garder. Je me rappelle encore aujourd'hui que c'était un des joueurs du Canadien, Georges Laraque. Je me rappelle aussi avoir vendu 26 copies du magazine en trois jours. Ça m'a fait 90 \$ d'argent de poche.

Je suis resté surpris parce que je m'attendais à faire beaucoup moins d'argent. C'était au mois de décembre. C'est là que j'ai vu que *L'itinéraire* était toute une famille. Les intervenants sont très patients et ils sont là pour me soutenir dans mes démarches. Des repas nous sont offerts à prix réduit et j'ai aussi pu faire venir mes cartes d'assurance-maladie aux bureaux de *L'itinéraire*.

Grâce à mon travail de camelot, je me suis fait une bonne amie, que j'ai rencontrée sur la rue. Elle est aussi camelot comme moi. Elle m'a appris comment approcher les gens dans la rue pour vendre mon journal. Encore aujourd'hui, on s'attend souvent pour pouvoir aller vendre le journal en même temps.

GAÉTAN VAILLANCOURT
CAMELOT MÉTRO GEORGES-VANIER



La valse des ignorants

Vivre sans agir et interagir, ne prend qu'un téléviseur à écran aussi *plate* (voire plat), que nous. Cette boîte à images ne contient rien de véridique à propos des mystères qui nous entourent et des ténèbres dans lesquelles nous devons vivre.

Elle entre dans la maison des gens qui ont pris la décision d'en posséder une. La télévision est un microcosme bondé de centaines de milliers de symboles qui se transforment sans peine en une infinité d'échappatoires déculpabilisantes.

L'industrie cinématographique travaille pour se rallier à ce mode lucratif de divertissement. Ce type d'entreprise concocte et élabore diverses versions de l'apocalypse. C'est ainsi que les visions de fin du monde atteignent les plus ignares en la matière. Un lot de sornettes, appuyé et référencé par des extraits de livres religieux est au nombre des balivernes qu'ils nous demandent de gober. Ainsi naissent les superstitions !

Internet et compagnie sont des options, pouvant combler une solitude de plus en plus dysfonctionnelle en société. Nul besoin de détailler la mondialisation de l'information. Elle et ses surprenantes plateformes de diffusion pouvant rapidement instruire des cultures entières. Mais que sont donc ces mauvais calculs, ces choix de vie ? Pourquoi y extraire toute forme de sagesse divine ? Ces différentes industries possèdent toutes la même prétention, qui sont de tenir lieu de dernier testament de l'espèce humaine.

Pour ma part, je dirais que le passé est toujours dépassé ! En ce qui a trait au futur, eh bien... il n'appartient guère à celui qui croit en faire ce qu'il veut. Mais en dépit de tous les obstacles, tout le long de nos jours, nous sommes avantagés. En effet, le présent transforme l'avenir, et l'espoir ne croit qu'au triomphe !

J'exige trop de ma propre personne, alors j'ai des instants d'amnésie. Trous dans lesquelles nous dansons tous « la valse des ignorants ».

GILLES LEBLANC
CAMELOT-PARTICIPANT



Paix

J'aurais aimé vivre ma vie
Comme moi je la voulais
Mais c'est pas moi qui l'ai choisie
J'ai été partout dans le monde
J'ai visité des beaux pays
Avec des paysages à la ronde
Beaux comme le midi

Aujourd'hui je regarde ma vie passée
Et au fil des jours
Je vois le futur
S'épanouir dans la verdure
Qui grandit
En me demandant
jusqu'où allons-nous évoluer

Pour chaque place que j'ai visitée
J'ai eu une bonne idée
Si tout le monde
Faisait une grande ronde
En se donnant la main
Là serait notre destin

FRANCINE BEAUMONT
CAMELOT SHERBROOKE / GRANBY





N.S.F. (Insuffisance de fonds)

Dans la vie, il y a des gens qu'on aimerait revoir, d'autres qu'on préfèrerait éviter. On vit de bonnes expériences et parfois de mauvaises. Le hasard m'a amené récemment à croiser quelqu'un qui m'a rappelé un mauvais souvenir.

Voici mon histoire. Dans ma jeunesse, j'avais besoin d'argent pour financer mes études. J'étais naïf. J'ai déniché le premier emploi venu qui consistait à passer des circulaires de porte-à-porte. Mon salaire n'était que d'un sou par circulaire distribuée, je gagnais donc un dollar par chaque tranche de cent adresses. Le travail était dur, surtout l'hiver quand il fallait transporter son sac de circulaires, monter et descendre des centaines d'escaliers souvent couverts de neige et de glace.

Les journées commençaient vers six heures du matin à arpenter des trottoirs glissants et ne finissaient que vers sept ou huit heures du soir. Vent, grêle, neige, j'en ai passé des centaines et des centaines de circulaires, adresse par adresse, escalier par escalier, pour un maigre salaire. Un travail qui demandait un effort physique considérable.

Le jour J, je suis allé chercher mon chèque de paye chez mon patron, résultat de deux semaines de dur labeur. Mais quelques jours plus tard, j'ai reçu un avis de la banque me signifiant que mes chèques avaient rebondi : « Insuffisance de fonds », NSF. La situation m'a sidéré !

Quand j'ai essayé de contacter mon employeur Jean-Pierre (nom fictif), habituellement très disponible, on m'a répondu qu'il était « très occupé », « à l'extérieur de la ville », que le boss « ne traîne pas des payes dans ses poches », que la comptable était « malade » et qu'il fallait « appeler pour prendre rendez-vous ». Jean-Pierre n'a jamais retourné mes appels. Tiens donc.

Mon emploi du temps était pris entre mes examens à l'école et toutes ces longues et pénibles démarches pour récupérer mon

dû. Normes du travail, Cour des petites créances, Droits et libertés de la personne, j'en passe. J'étais fatigué de ces longues heures au téléphone ; j'étais fatigué de toujours entendre le même disque : « Désolé, toutes nos lignes sont présentement occupées, ne quittez pas ». Et je ne pouvais pas imaginer qu'un employeur puisse agir de la sorte envers ses employés.

Un salaire ne se perd pas. Mais, y a-t-il quelque chose de plus malveillant pour un employeur que de payer ses employés avec des chèques sans provision?, me suis-je demandé.

De nature, j'avais toujours eu de la facilité à faire confiance aux gens. Mais, ce qui n'était au début qu'un petit boulot pour arrondir mes fins de mois, est devenu un cauchemar qui a longtemps hanté mon esprit. Conséquence : je me suis mis à me méfier de tous mes employeurs subséquents. Chat échaudé craint l'eau froide.

Quarante ans ont passé depuis cet incident. Le hasard a voulu que je croise Jean-Pierre dans un Café Dépôt. Je l'aborde : « Bonjour Jean-Pierre ». C'est devenu un homme vieilli au visage ridé, qui se déplace en s'appuyant péniblement sur une marchette. Il lève les yeux vers moi : « On se connaît ? », me demande-t-il d'une voix enrouée. Sans hésiter, je lui demande à

mon tour : « Engages-tu encore des camelots pour distribuer des circulaires de porte-à-porte ? ». Visiblement surpris, il me répond : « Je ne te connais pas et je n'ai besoin de personne ». « Mais on se connaît. Regarde-moi ! ». Il me rétorque, comme pour se débarrasser de moi : « Excuse-moi mais je n'ai pas le temps de te parler aujourd'hui », puis il s'en va. Bien sûr.

J'avais tourné la page sur ce malheureux incident il y a fort longtemps. Et après avoir revu Jean-Pierre, la pitié a pris le dessus sur l'amertume. ■

Après cette expérience, je me suis mis à me méfier de tous mes employeurs subséquents. Chat échaudé craint l'eau froide.

Le début de la nouvelle année sonne la traditionnelle prise de résolutions. Voici les nôtres !

My New Book

I wrote a new book. It's called Trips are fun and it's fifty pages long. It talks about the trips I made in North America. Six different locations : Niagara Falls, Lake Placid, Virginia Beach, Ocean City (NJ), Ottawa and Eastern townships. I want to publish my book in March. I also wish to be financially independant, to be able to live on my own without being dependant of my parents. I also want to travel to a new place. South of course because it's hotter... maybe Florida. I have also been watching my diet and I want to continue on the same path.

BILL ECONOMOU
CAMELOT MARCHÉ ATWATER

Finie la procrastination !

Ma première résolution de 2016, c'est ne pas remettre à demain ce que je peux faire aujourd'hui. Finie la procrastination ! J'ai tendance à la procrastination, pour de vrai là, ... Je dors de 14 h à 16 h. J'étais un peu inactive, je procrastinais. Avant je dormais beaucoup plus longtemps, mais la vente du magazine me fait travailler et donc dormir moins longtemps. Ça me permet de moins rester à rien faire et d'échanger... Je reviens chez vous et je suis positive, j'ai faim pour manger. Je veux me forcer pour me dire : « Vas y chercher tes revues, vas-y travailler, même si c'est une heure ou deux, après on se sent bien ! »

GINETTE LAMARCHE
CAMELOT SAQ DE LORIMIER / BEAUBIEN

La tranquillité d'un bon logement

Ouf ! Sacrifice... j'ai l'habitude de ne pas prendre de résolution parce que je ne les tiens jamais. Mais cette année, je vais essayer d'en prendre une... et de la tenir ! Je veux prendre les mesures nécessaires pour récupérer mon chèque d'aide sociale, ce qui va me permettre de me trouver un toit. Je veux aussi être plus présent à mon spot de vente. Ce n'est pas un besoin pour moi d'avoir un logement. Je dors bien à la Mission Old Brewery, je suis bien habillé pour affronter l'hiver et je mange bien à L'itinéraire. Par contre, il faudrait que je me trouve un logement, un bon logement. Les chambres à louer au centre-ville sont souvent insalubres et les studios, c'est tout petit, seulement une chambre et une toilette. Si j'ai une place à moi, je pourrai avoir un peu de tranquillité.

STÉPHANE AVARD
CAMELOT ONTARIO / BOURBONNIÈRE ET MÉTRO PLACE-D'ARMES

Penser à sa santé

Je veux vraiment me remettre en santé cette année. Ça fait 25 ans que je fume. Je veux absolument arrêter. Je sens que la cigarette affecte ma santé : j'ai de la difficulté à respirer, je suis essoufflé... Ça coûte cher aussi ! J'ai même arrêté un bout de temps l'année passée, pendant des mois, quand j'étais en Beauce pour travailler dans les porcheries. Mais j'ai recommencé au mois de juin quand je suis revenu à Montréal. Je veux aussi apprendre à me servir de mon téléphone et, surtout, apprendre à cuisiner. Il y a des ateliers de cuisine ici à L'itinéraire et j'aimerais bien y participer pour apprendre à me préparer de la soupe, du potage, de la viande avec de la sauce... Je veux aussi commencer à fréquenter un centre d'entraînement.

STEVE ST-YVES
CAMELOT MÉTRO LANGELIER

Calme et patiente

Je veux être plus patiente et calme avec les gens autour de moi. Il y a parfois du monde qui m'énerve, qui me tombe sur les nerfs. J'ai du caractère, et ce n'est pas facile d'être patiente ! C'est quelque chose que je crois que je dois travailler. Je veux aussi faire un voyage, à Cuba par exemple. Ça fait 22 ans que je veux partir, et ça ne fonctionne jamais. J'espère que cette année, c'est la bonne !

NICOLE GIARD
CAMELOT MÉTRO LONGUEUIL

Vivre au quotidien

Depuis quelques années, je ne prends pas de résolution, parce que je ne les tiens pas. Je me suis dit que je ne prenais plus de résolutions annuelles, mais que j'allais vivre au quotidien. Je me donne des buts quotidiens, je trouve cela plus facile à gérer. Par exemple, hier, je me suis dit que je n'allais pas vendre le magazine aujourd'hui (10 décembre). Pourquoi ? Aujourd'hui, c'est ma fête ! Je prends du temps pour moi. Ça fait quinze ans que je ne travaille pas le jour de ma fête. Je suis venu à L'itinéraire simplement pour chercher mes revues à vendre demain. On m'a dit que le calendrier sortait aujourd'hui, alors je suis resté. Ce soir, je vais souper avec un bon chum, un ami d'enfance qui célèbre lui aussi son anniversaire, et on va se payer un bon steak. On fait ça à chaque année !

GAÉTAN PRINCE

CAMELOT MÉTRO BONAVENTURE ET PROMENADE MASSON

Voyager sur la Lune

Je veux voyager dans un nouveau monde, sur une nouvelle planète. Je souhaite rencontrer du nouveau monde, des nouveaux êtres vivants. J'aime la Terre, j'aime mon pays le Pérou, mais je crois qu'il est temps pour moi de découvrir autre chose. J'aimerais être comme Jules Verne. J'ai lu beaucoup de ses livres. Il a écrit beaucoup sur le voyage. J'aime vraiment celui où le personnage voyage sur la Lune, j'ai aussi vu le film sur Flash Gordon, qui raconte une histoire similaire.

GENARO CCOPA RONDON

CAMELOT MÉTRO LIONEL-GROULX

S'en tenir à une résolution

Je vais essayer de manger moins sucré. J'ai le diabète, et ce n'est pas facile. Je n'ai pas la dent sucrée, mais quand une crise de sucre me prend, ça peut durer un mois. Je ne vais pas prendre d'autres résolutions. Je préfère me concentrer sur une résolution et la tenir que d'en prendre beaucoup et de ne pas les tenir. Beaucoup de gens ont tendance à avoir des tonnes de résolutions et ils finissent toujours par les laisser tomber.

RÉJEANNE MASSON

CAMELOT MÉTRO SQUARE-VICTORIA

La priorité, c'est la santé

Je souhaite arrêter de fumer. Complètement. Je commence déjà à arrêter parce que la cigarette normale, je ne suis plus capable. Je m'améliore déjà : je fume seulement des *slims* et une cigarette électronique. Ma santé va mieux. Je compte m'améliorer encore. La priorité, c'est la santé. Je suis une femme occupée, j'ai toujours quelque chose à faire, je me lève toujours tôt le matin alors que je pourrais dormir davantage. J'aimerais me donner une flexibilité financière pour avoir le temps de me reposer un peu et avoir une vie confortable. J'aimerais aussi, avec mon nouveau logement qui a une terrasse, prendre le temps de relaxer au soleil (parce que j'adore mon soleil !).

MANON FORTIER

CAMELOT MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND
ET SHERBROOKE / LEPAILLEUR

La stabilité

Je souhaite ne plus consommer et avoir un appartement stable. J'avais un logement en octobre et je l'ai perdu parce que je consommais. Je me suis retrouvé dans la rue. J'ai fait un séjour en *désintox*, et j'ai loué un appartement pour un mois. Je change toujours de place, j'aimerais avoir de la stabilité. Pour y parvenir, je ne dois plus faire de rechute. J'ai effectué une demande pour un logement dans un OSBL. Je devrais avoir une réponse d'ici quelques jours. J'ai besoin de rencontrer des gens qui peuvent m'aider, les intervenants de L'itinéraire par exemple. Je veux aussi commencer à m'entraîner pour me remettre en forme.

DANIEL GIGNAC

CAMELOT MÉTRO MCGILL ET SAINTE-CATHERINE / UNION

Petit train-train

Je fume depuis que je suis jeune, j'ai commencé à 15-16 ans. Il faudrait que j'arrête pour ma santé. J'ai aussi l'intention de vendre davantage de revues. Sinon, c'est mon petit train-train de vie. Je veux continuer à aller dans les galeries d'art, dont une sur De Lorimier et plusieurs dans le Vieux-Montréal.

RÉJEAN POITRAS

CAMELOT MARCHÉ JEAN-TALON

Un trio dynamique toujours fidèle au poste !

Nos réviseurs bénévoles Lucie Laporte, Michèle Deteix et Paul Arsenault forment un trio formidable qui, immanquablement, se pointe avant l'envoi à l'impression de chaque édition du magazine pour corriger les textes qui y sont destinés. Une belle complicité s'est installée entre ces valeureux combattants de la coquille, soldats de la syntaxe et ennemis de l'erreur. Il n'est donc pas rare d'entendre un fou rire s'élever dans la salle de rédaction, là où, habituellement, la tête penchée sur une épreuve du magazine, nos amis se concentrent en un silence quasi monacal pour s'assurer d'attraper toute faute qui pourrait se glisser dans nos pages. Pour cela et pour leur indéfectible fidélité, nous leur disons MERCI ! ■



PHOTO : SIMON POSNIC

PHOTO : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA



Ces enfants de l'école Victor-Rousselot ont tricoté des foulards pour les gens de la rue et les ont distribués dernièrement, en compagnie de leur éducateurs et parents, pour le plus grand bonheur des récipiendaires. Les jeunes tricoteurs : Remi Espiritu, Delilah Wilson-Shah, Kaaviya Velautham, Lilya Ben-Araar, Aiyana Faye- Giard, Sofia Fatah, Ines Gautier, Stella-Rose Ritchie, Emile Lacoste, Kevin, Sira Kouyate, Segolene Putu, Léa-Jade Grenier, Jonnathan Paradis et Boutaina Bassir. ■

L'itinéraire tient à remercier Régent Cossette de sa générosité. Le gérant de l'épicerie Métro Côte-des-Neiges a reçu Yvon Massicotte, responsable de la distribution, à qui il a offert deux dindes pour le dîner de Noël des camelots, qui avait lieu le 16 décembre dernier. Elles étaient délicieuses ! ■



PHOTO : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

CHRONIQUE

PAR DIANE GARIÉPY
CAMELOT SAINTE-CATHERINE /
SANGUINET ET MÉTRO SAINT-HENRI

Ma nouvelle vie

J'ai eu une vie difficile mais depuis que je vends *L'itinéraire*, j'ai relevé la tête. J'aime mon travail et je souris à la vie. Dans quelques mois, je devrais pouvoir prendre une retraite bien méritée.

Cela fait maintenant quatre ans que je vends le magazine *L'itinéraire*. C'est une amie, Lisa, qui m'avait dit de venir faire une formation pour être camelot, puis de vendre la revue. Ce travail m'a d'abord offert une meilleure qualité de vie, j'ai pu recommencer à m'acheter de la nourriture, des lunettes... Aussi, je me suis fait des amis que je rencontre à chaque semaine au café *L'itinéraire*. Il est agréable de côtoyer des gens qui font le même métier que soi. Certains d'entre eux sont des personnes que je vois même à l'extérieur du café.

J'ai aussi développé un bon contact avec mes clients. Une de mes clientes, au coin de Sanguinet et Sainte-Catherine, Hélène, m'achète toujours un cadeau pour ma fête. Je lui en achète donc un aussi pour la sienne. La vente du magazine me permet de sympathiser avec les gens du quartier. Par exemple, les employés de l'organisme Cactus me prêtent toujours une chaise pour m'asseoir, afin de vendre les revues lorsque je suis sur la rue devant leur bâtiment.

Mes clients du métro Saint-Henri sont également très gentils. Parmi ceux-ci, Denise me donne elle aussi un cadeau pour mon anniversaire. Dans une prochaine édition, je vous parlerai de ma cliente Marie-Claire, qui fera bientôt l'objet d'un zoom client dans le magazine.

Pendant l'hiver, je ne vais vendre mes journaux qu'au métro Saint-Henri, car il fait beaucoup trop froid pour être dehors. J'ai donc dit à mes clients du centre-ville que nous allons nous revoir au printemps.

Bientôt, la détente !

Cette année est probablement la dernière que je vais passer *L'itinéraire*. En effet, si tout va bien, j'aurai la chance de déménager à Terrebonne avec mes deux neveux l'année prochaine. Présentement, je vis sur la Rive-Sud à Saint-Hubert avec un seul de mes neveux. À deux, nous nous séparons le loyer, mais payons chacun de notre bord nos dépenses personnelles.

Même si je ne suis pas tout près du métro Longueuil, ce n'est pas trop loin pour venir travailler à Montréal. Ça me prend environ une demi-heure de transport en commun. Cependant, si je déménage encore plus loin, il va être impossible pour moi de me déplacer pour vendre le magazine. J'adore mon travail, mais il faut avouer que je me fais un peu plus vieille ! J'ai travaillé fort dans ma vie et ma colonne vertébrale se fait douloureuse. Il n'est pas facile de rester debout des journées entières à travailler.

Lorsque je ne travaillerai plus à *L'itinéraire*, mon plus grand projet va être le suivant : la détente. Je suis une personne assez tranquille, j'aime bien lire. Auparavant, je peignais, mais maintenant j'ai de l'arthrite au poignet et cela me fait trop mal. J'aimerais bien m'occuper du jardinage, faire pousser différents légumes, tels que des tomates et des concombres. J'ai souvent aidé ma sœur, qui habite déjà à Terrebonne, à faire le sien et à cueillir des pommes de son pommier.

Par ailleurs, je suis grand-maman d'un petit garçon de 17 mois nommé Loïc. Il vient à tous les jours chez moi et vide tous les plats dans mes armoires. Il adore aussi jouer avec les boutons de mon micro-ondes et je le laisse faire. Bref, j'ai hâte de pouvoir lui donner toute mon attention et de prendre un peu de temps pour moi ! ■

Aller contre l'agressivité

Dans la rue, on est souvent confronté à l'agressivité des gens : la survie peut pousser à des comportements de violence ou de jalousie. Chaque génération a ses moyens de réagir, mais dans tous les cas, c'est un peu la jungle. Au fil des années, être dans la rue dans ce genre de situation m'a quand même fait grandir.

Étant jeune, j'étais très timide. J'avais une certaine confiance, mais en même temps certaines peurs. Sur ma route, j'ai rencontré beaucoup de gens qui voulaient s'en sortir et qui m'ont inspiré en ce sens. Là où je suis camelot, je vois des gens qui réussissent dans la vie et qui, plutôt qu'être hautains, me rechargent de confiance et de force. Je croise des gens importants (artistes ou politiciens), et quand je vois qu'ils me saluent avec respect, je me sens valorisé et j'arrive à foncer encore plus et à ne pas me décourager.

Je me dis toujours qu'on ne vit qu'une fois dans la vie et qu'il faut en profiter. Ce qui me porte à penser qu'il ne faut pas se laisser écraser par d'autres ou par certaines situations. J'ai appris à ne pas perdre mon temps avec des gens qui m'en veulent : je préfère plutôt m'en aller. J'ai aussi appris à pardonner, sans laisser tomber ma méfiance, car il faut toujours se protéger contre la méchanceté des gens.

En ces quelques mots, j'aimerais que mes apprentissages inspirent des gens.

MAXIME VALCOURT
CAMELOT THÉÂTRE
DU NOUVEAU MONDE



La vie dans le métro

Le travail de camelot n'est pas toujours facile. Nous travaillons généralement de longues heures. Dans mon cas, je suis en poste de 7 h à 16 h, ne m'accordant qu'une heure de pause. Il fait souvent très froid dans le métro, surtout ces temps-ci, à cause des portes qui s'ouvrent sans cesse et créent des courants d'air. C'est particulièrement gênant aux heures d'achalandage. Ce n'est pas seulement embêtant pour nous, mais aussi pour les musiciens, les sans-abri, les travailleurs et les étudiants qui prennent le métro. Il serait donc faux de croire que parce qu'on est dans le métro, on travaille confortablement. Je suis constamment obligé de porter des gants !

Une autre difficulté est l'indifférence des gens. Ils sont constamment sollicités par les représentants d'autres organismes. Ils sont très envahissants et agressants avec leur méthode. Les gens ne veulent donc plus rien savoir des camelots par la suite. C'est très difficile d'être constamment ignoré par le public. Travailler comme camelot est un acte d'humilité, parce qu'il n'y a pas beaucoup de reconnaissance pour mon travail. Cela demande beaucoup de tolérance et de patience.

C'est pour ces raisons que j'aimerais saluer mes clients réguliers. Le sourire qu'ils m'apportent, même lorsqu'ils ne m'achètent pas le journal, me donne toujours le courage de finir ma journée. Ce qui me motive à continuer à travailler est de continuer à les servir. Leur contact me touche beaucoup et m'apporte de la chaleur. Ça fait du bien d'être reconnu, ça me rappelle que j'existe. J'aimerais aussi saluer les musiciens de métro. Quand j'ai commencé à travailler, il y avait des tensions entre eux et moi. Maintenant, on se comprend mieux parce qu'on sait ce que c'est de travailler dur sans salaire minimum garanti.

Merci à mes lecteurs et lectrices.

RICHARD T.
CAMELOT MÉTRO
PLACE-DES-ARTS



Salut à mes clients des rues Bélanger et Fabre

J'ai le regret de vous annoncer que je ne serai plus à mon poste de vente à l'avenir.

En effet, j'avais l'habitude d'aller me réchauffer dans un commerce de ce coin de rue. Malheureusement, on m'a refusé l'accès à ce magasin, et avec l'hiver qui s'installe, je ne pourrai plus continuer à vendre *L'itinéraire* plusieurs heures dehors sans pouvoir me réchauffer de temps en temps. J'ai donc pris la décision de quitter ce point de vente.

Je tiens à remercier les clients qui m'ont encouragée pendant presque trois mois, spécialement trois dames que j'aimais beaucoup, dont une qui m'a donné des muffins et une autre un gros sac à main rempli de produits de soins personnels. La troisième, une dame âgée de 90 ans, fait son épicerie elle-même et je l'admire beaucoup.

À tous mes clients, je souhaite une bonne année 2016 remplie de bonheur !

NICOLE GIARD
CAMELOT MÉTRO LONGUEUIL



VIE CITOYENNE

PAR MARIE-ANDRÉE B.
CAMELOT-RÉDACTRICE

Centre de référence du Grand Montréal Informer pour aider

Le Centre de référence du Grand Montréal est un organisme phare dont la mission première est d'établir une communication immédiate entre une personne et le service le mieux placé pour répondre à sa demande. Cela couvre les besoins de soutien en santé, sécurité du revenu, dépannage alimentaire, aide matérielle, logement et travail.

Le Centre dispose de quatre lignes téléphoniques et travaille actuellement à la mise en place d'un service centralisé permettant d'accéder 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, à une information pertinente par le biais d'une ligne 211.

L'organisme publie également cinq répertoires sur les services communautaires couvrant toute l'île de Montréal et ses environs. Des camelots de L'itinéraire ont d'ailleurs rédigé des capsules qui seront publiées dans le Répertoire des ressources communautaires pour personnes itinérantes dans le Grand Montréal, édition 2016, financé par la Ville de Montréal et le CIUSSS Centre-Sud.

Le Centre de référence du Grand Montréal demeure un témoin privilégié de l'évolution des besoins de la population et des ressources mises en place par l'État ou la collectivité pour y répondre. La directrice générale, Pierrette Gagné, souligne que le Centre a répondu à 46 000 demandes au cours de l'année financière 2014-2015, dont la moitié était liée à la pauvreté. « On tient des statistiques sur la nature des demandes. Cela nous permet de faire une analyse sociale qui met en lumière les besoins non comblés par les ressources. » En recueillant les données sur les besoins exprimés, le

Centre a relevé cette année une aggravation de certaines problématiques ainsi que des lacunes dans les services communautaires disponibles.

Dans le contexte actuel d'austérité, cette analyse statistique met en lumière les préoccupations des acteurs du milieu communautaire : le nombre de personnes vulnérables augmente et les ressources communautaires s'épuisent. ■

Problématiques et manques de ressources observés par le Centre de référence du Grand Montréal

Itinérance

- Manque de ressources en itinérance
- Accroissement de la problématique des familles sans-abri

Aide alimentaire et matérielle

- Insuffisance de banques alimentaires
- Pénurie de logements sociaux
- Difficultés d'approvisionnement en meubles gratuits
- Manque de ressources à prix modique pour des déménagements
- Lacunes dans les services pour sortir les rebuts encombrants

Santé

- Manque de soutien pour les personnes en détresse psychologique et leur entourage
- Importants délais de suivi en santé mentale dû à l'essoufflement des ressources
- Manque de groupes d'entraide et de thérapies gratuites pour l'anxiété et la gestion de la colère
- Manque de services de santé abordables pour les nouveaux arrivants
- Importantes difficultés d'accès à un médecin de famille, à un pédiatre et aux médecins spécialistes
- Lacunes dans les services de transport pour les personnes handicapées et malades

Viellissement de la population

- Besoins en croissance de la part des aînés
- Déficience dans certains quartiers pour leur transport
- Trop peu de résidences à prix modique et de services de maintien à domicile



Pierrette Gagné et
Marie-Andrée B.



CHRONIQUE

PAR LORRAINE SYLVAIN
CAMELOT MÉTRO PEEL



Le vase de pierre

Lorsqu'au cours de nos promenades sur le Mont-Royal on s'attarde à lire un peu les informations géologiques, tôt ou tard on apprend que jadis cette montagne s'élevait beaucoup plus haut dans le ciel, et qu'une enveloppe plus friable entourait une dure cheminée de magma refroidi. Cent vingt-cinq millions d'années d'érosion n'en ont laissé que la racine du cœur.

Avant de commencer à vendre *L'itinéraire*, je travaillais dans la vapeur, la chaleur et le tissu. Mes bacs de repassage regorgeaient de ballots souples et élastiques et quand, à la fin de la chaîne de production, les vêtements attirants nous aguichaient, nous anticipions le bonheur de nous y glisser, et de sentir sur nos corps de femme leur mollesse et leur caresse.

Fin automne 2013, changement de vie : toujours la mue m'est nécessaire, c'est ma manière d'évoluer. Il y avait cette semaine-là un blitz de vente de *L'itinéraire*, et me voilà parachutée coin Peel et Sainte-Catherine, directement sous l'affiche des Beatles au magasin de musique.

C'est novembre, il ne fait pas si froid : +6 degrés, mais moi je sors d'un atelier tropical, où je travaillais en camisole la fenêtre ouverte même lorsqu'il faisait -30 degrés dehors, et encore là, j'avais chaud. Vous pouvez facilement vous imaginer que même en habit de neige complet et bottes de mouton, je gelais sur mon coin de rue. Des passants rigolaient de me voir ainsi accourée si tôt dans la saison, tandis que d'autres tentaient d'expliquer à ces moqueurs impudents : « *On ne sait jamais ce qu'il y a. Il ne faut pas juger !* » Pauvres nous, « itinérants » ! Oui, autrefois j'ai été longtemps sans-abri, mais là, mon voyage ne s'exécutait qu'entre deux univers thermiques. Ce froid que je ressentais, jusqu'à ce qu'on m'assigne un point de vente à l'intérieur du métro Peel, où je pouvais me réfugier à volonté, c'était bien inconfortable, mais ce n'était rien comme traumatisme comparé au supplice du vase de pierre.

Coin Peel et Sainte-Catherine, l'univers est minéral. Asphalte, ciment, béton, automobiles. J'allais apprendre comme on peut y cuire quand l'été serait arrivé, mais à mesure que les journées raccourcissaient, les ombres des buildings s'épaississaient, l'incisif tranchant du

soleil ne passait plus que brièvement sur le camelot immobile, le bleu du ciel semblait s'atténuer avec la grisaille de fin d'année, le son s'enroulait sur lui-même et ne savait plus comment s'échapper.

Une nuit arrive qui m'apporte un songe. Je suis une fillette et, accompagnée de ma cousine Hélène, je gambade à travers les bois en jouant à la cachette. En cherchant à me dissimuler derrière un tronc d'arbre couché sur le sol, je me glisse dans un interstice qui me paraît un abri idéal... et je tombe abruptement au fond d'un trou profond, sombre et froid. Mes vertèbres cervicales cèdent presque sous le choc. Les parois de pierre sont lisses, elles n'offrent absolument aucune prise et quand je regarde vers le haut, elles se referment comme le col d'un vase, ne laissant apparaître qu'un trou de lumière trop lointain pour que je puisse l'atteindre. Je crie : « *Hélène ! Hélène !* », et à cet instant, il devient clair que jamais ma voix ne sera assez puissante pour parvenir aux oreilles de qui que ce soit. Je comprends qu'aucun retour n'est possible, je suis perdue. Le vase de pierre m'a avalée toute crue. J'abdique et je sombre.

Les saisons ont passé. Des dizaines, des centaines de milliers de promeneurs du midi ont traversé cette intersection où j'exerce désormais mon métier. Comme des fines gouttelettes ils ruissellent sur le trottoir, et je ne comprends pas bien comment, mais les rues semblent s'élargir, les buildings s'effritent, le ciel s'infiltré chaque jour davantage jusqu'au petit camelot que je suis : c'est une érosion majeure de la ville, mon Mont-Royal à moi qui se désagrège. Chaque fenêtre de chaque édifice se liquéfie de ciel réverbéré, chaque véhicule qui s'avance obéit désormais à un rythme dans les halètements desquels ma voix peut enfin s'entendre, les petites fourmis s'insèrent au cœur du vase, elles me nourrissent, je ne meurs pas, l'étouffement s'amenuise, la paix de l'acceptation s'installe et quand l'heure a fini de tourner, mon esprit referme enfin ce livre d'images, qui fut si difficile à apprivoiser.

Comme vous je suis la rosée qui caresse la ville, notre ballet creuse sans fin un sillon dans la pierre, ce qui semblait un tombeau se révèle être la caverne de l'ancien humain que tous nous portons à l'intérieur de nous, l'île est le prolongement de sa montagne, et nous avons évité la dislocation. ■

ÉVÈNEMENT

PAR TANIA CROISETIÈRE-LANGEVIN
CAMELOT GARE CENTRALEProjet *Impulsion*

La thérapie par la lumière

Les rideaux ouverts, le soleil éclaire la pièce et soudain la transforme. L'énergie de la lumière m'inspire pour vous parler d'*Impulsion*, un projet choisi par le jury du concours Luminothérapie, qui en est à sa sixième édition. C'est dans le Quartier des spectacles, à la place des Festivals, que l'œuvre crée un rayonnement à n'en plus voir le gris.

Accessible jusqu'au 31 janvier 2016, l'installation offre une expérience hivernale en plein cœur de Montréal. C'est une belle façon de se rassembler dans un espace qui laisse place à la créativité et qui est au service des citoyens.

Eh oui ! *Impulsion* vous permet de créer de la musique tout en vous balançant sur une des trente bascules illuminées, bien disposées les unes à côté des autres. Cette installation éphémère permet d'y entendre une symphonie, car chacune des bascules émet une note, un son. Bonne façon aussi de combattre le TAS (trouble affectif saisonnier).

De plus, neuf superbes vidéo-projections architecturales qui ne passent pas inaperçues et nous transportent ailleurs y sont présentées.

Les concepteurs du projet *Impulsion*, Lola Sheppard, de la firme Lateral Office et Conor Sampson, de CS Design, sont très heureux de l'engouement engendré par l'événement.

Une idée lumineuse

C'est sur une vague sonore et visuelle, au milieu de la foule, que les concepteurs nous déclarent aimer l'idée de recréer un parc lumineux où tous, grands et petits, trouvent leur compte. Ils sont très fiers d'avoir travaillé conjointement avec leurs collègues et d'avoir su combiner la lumière à l'architecture pour créer une perception différente d'un lieu. Ainsi, ils estiment avoir apporté une lueur aux citoyens en cette période la plus sombre de l'année. Ils ont su animer un espace public en hiver en le rendant interactif et en le transformant par le mouvement, le visuel et le son.

On dit que la musique adoucit les mœurs, c'est encore plus vrai lorsqu'elle est combinée aux bascules et à la lumière qui éclaire nos vies. Elle nous apporte de la joie et la joie est thérapeutique. Une bonne énergie est palpable en ces lieux, malgré le froid de l'hiver.

L'installation est complétée par la présence de quelques camions de bouffe de rue, ainsi que par la diffusion de musique qui nous enveloppe dans une ambiance de fête.

Pascale Daigle, directrice de la programmation du Quartier des spectacles, déclare que les organisateurs misaient sur la lumière. Ils sont d'autant plus satisfaits du résultat qu'ils ont su intégrer de l'interaction, du son et de la participation. Ils voulaient donner envie à la population, ainsi qu'aux touristes, d'aller jouer dehors au centre-ville. Objectif réussi dès l'inauguration de l'installation. ■

Dès que l'on embarque sur l'une des bascules, on retombe en enfance et j'y suis restée depuis ce temps. C'est magique ! On peut dire que la mission est accomplie.

Pourquoi la luminothérapie ?

Le manque de clarté fait diminuer la sérotonine et augmente la mélatonine dans le cerveau, deux hormones qui jouent un rôle de régulation du sommeil et de l'éveil. Il est prouvé par des médecins et des spécialistes en santé mentale que l'exposition plus fréquente au soleil ou à la luminothérapie (rayons lumineux imitant ceux du soleil) augmente l'énergie, améliore l'humeur, et donc la santé mentale, à condition de bien choisir ses heures et fréquences d'exposition. Un équilibre est bon en tout. Il est bien d'apprendre à écouter son corps.



Les concepteurs du projet *Impulsion*, Lola Sheppard, de la firme Lateral Office et Conor Sampson, de CS Design

Pour plus d'informations :

quartierdesspectacles.com/lumino

CINÉMA

PAR JO REDWITCH
CAMELOT MÉTRO MCGILL

redwitch91@icloud.com

Endorphine d'André Turpin

Une incohérence préméditée

Endorphine : Simone, à 60 ans,
inconsciente dans le fameux escalier

L'endorphine est selon le dictionnaire Larousse « *une hormone sécrétée par le cerveau provoquant une sensation de relaxation et de bien-être, voire dans certains cas, d'euphorie* ». Le réalisateur André Turpin nous montre une perception de l'endorphine du point de vue du plaisir sexuel, tout en nous déstabilisant dans le temps, jouant entre le rêve et la réalité.

L'histoire d'*Endorphine* se passe en trois temps, avec trois actrices incarnant le rôle de Simone, qui subit les séquelles traumatiques d'une tragédie. André Turpin nous décrit son film comme étant « *une intention de créer une expérience vertigineuse, une sorte de transe hypnotique dans laquelle on abandonnerait ses repères narratifs pour épouser une logique de rêve* ».

Une question de temps

À treize ans, Simone (Sophie Nélisse) vit un drame familial dans une sorte d'absence se rapprochant du déni, fuyant dans l'obsession de s'évanouir. À 25 ans, elle (Mylène Mackay) travaille dans le même édifice où le drame s'est produit. Selon moi, c'est par culpabilité de n'avoir pas pu l'empêcher. À cette période, elle observe sa voisine, dans un contexte de voyeurisme. La représentation de l'endorphine à travers une certaine fuite à caractère sexuel. À 60 ans, Simone (Lise Roy) semble épanouie dans une carrière fortement influencée par son vécu, mais elle subit toujours les conséquences du drame.

Les liens dans le temps sont crédibles de par la ressemblance des actrices interprétant Simone et la répétition de l'escalier où s'est déroulé le drame, le lieu clé du long métrage. En effet, c'est lui qui permet le pont entre les différentes temporalités du film.

Mylène Mackay se démarque particulièrement dans un rôle demandant, intense et difficile à interpréter. Il nous tarde de la voir dans son rôle dans le film tant attendu sur la vie de Nelly Arcan, présentement en tournage à Paris et qui sortira en salle en 2016.

Le choc post-traumatique : mon drame

Je suis une personne avec des séquelles psychologiques permanentes post-traumatiques. J'ai constaté que la reproduction de ce qu'on appelle les reviviscences, ou flash-back, est bien représentée dans *Endorphine*. Des retours dans le passé et les profonds désordres psychologiques de Simone créent un brouillard visuel

« *C'est dans notre expérience du rêve, de la transe hypnotique, de la mémoire, de la perte de conscience aussi que nous nous rapprochons le plus d'une sensation d'un temps non-linéaire et d'une chronologie discontinue* »

André Turpin
RÉALISATEUR

constant. De plus, les voix du personnage dans notre tête sont représentatives de l'état perpétuel du post-traumatique, qui vit une dissociation du réel.

La plupart des scènes, sombres, rendent crédibles l'état mental de Simone. Cependant, pour que le lien sexuel avec l'endorphine ait été plus véridique, il aurait peut-être fallu une représentation d'agression sexuelle lors du drame. Cela aurait permis au spectateur de comprendre davantage, d'une part, les raisons pour lesquelles Simone semble ensuite avoir un trouble sexuel et, d'autre part, comment ce dernier est relié à son choc post-traumatique.

J'ai été victime d'une agression sexuelle. Cela m'a pris plusieurs années à me sortir complètement de l'état de reviviscence. Même après tant de temps, je revois encore ce fameux camion blanc où le drame s'est déroulé. Il est difficile de comprendre ces flash-back et ces dissociations lorsque l'on n'en a pas vécus soi-même.

En outre, le long métrage d'André Turpin nous fait vivre 84 minutes de transe qui représentent très bien ce que les personnes avec un choc post-traumatique vivent au quotidien. Une réussite étonnante !

Je recommande ce film à tous ceux qui veulent mieux comprendre les personnes qui vivent avec des séquelles permanentes psychologiques quotidiennes. Sa sortie en salle est prévue le 22 janvier. ■



Endorphine

Canada, 2016, 84 min

Distributeur : Les Films Séville

Genre : Drame psychologique

Réalisateur : André Turpin

Scénariste : André Turpin

Photographie : Josée Deshaies

Musique : François Lafontaine

Acteurs : Sophie Nélisse, Mylène Mackay,
Lise Roy, Monia Chokri, Guy Thauvette,
Stéphane Crête, Anne-Marie Cadieux

Un peu d'optimisme !

Durant les mois d'octobre et novembre, des participants de L'Itinéraire ont suivi des ateliers d'écriture optimiste animés par Rossana Bruzzone, professeure d'italien, écrivaine et actrice, mais surtout animatrice colorée et inspirante à travers son entreprise Neige en couleur. Ses ateliers ont permis aux participants d'explorer par l'écrit une perspective originale et fraîche sur la vie, empreinte de partage et de bonheur. Ils vous partagent leur prose optimiste et vous présentent un portrait de Rossana.

MÉLISSA B PRÉPOSÉE À LA CUISINE

Il n'y a pas longtemps, après les attentats de Paris, j'ai croisé deux personnes, l'une après l'autre, qui donnaient des câlins gratuits. Elles m'ont donné une carte-câlin pour que j'offre moi aussi un câlin gratuit à un inconnu. J'ai rencontré Gisèle, camelot qui travaille près de chez moi, et je lui en ai donné un. Elle m'a dit : « Ça, ça s'appelle de la chaleur humaine ! ». Il y avait une dame qui passait. Elle nous a regardé et nous a souri. Ça lui a fait du bien. Je réalise que l'amour est le plus fort, qu'on ne sait jamais ce qu'un petit geste peut apporter.



GENEVIÈVE BOIS-LAPOINTE

CAMELOT CHERRIER / SAINT-DENIS

Si tu pouvais exaucer un vœu, lequel ce serait ?

Je souhaite accomplir ma vie, c'est-à-dire pouvoir réaliser des ateliers d'écriture optimiste autant que je le peux. Je veux accomplir le maximum possible avec ce que j'ai. Pour le monde, je souhaite plus que tout la paix et l'amour.



SERGE TRUDEL

CAMELOT SAINTE-CATHERINE EST / MORGAN

Qu'est-ce les ateliers d'écriture optimiste représentent pour toi ?

C'est une bonne question (rires). Je dirais que c'est ce qui donne un sens profond à ma vie. C'est important de partager la beauté, des émotions et expériences positives, et réévaluer sa vie à la lumière de celles-ci. On a tendance à se reprocher des choses, regretter nos erreurs. Se rappeler ce qu'on a fait de bien, de beau, de l'amour qu'on a reçu et donné, fait une grande différence. Au fond, on vit pour ça.



JOSÉ CARDINAL

PRÉPOSÉE À LA DISTRIBUTION

Es-tu parfois surprise de ce que les gens écrivent durant les ateliers ?

Je suis toujours un peu surprise. La vie de chacun a quelque chose d'original, de spécial. Quand on partage avec son cœur, on fait toujours des surprises aux autres... et à soi-même aussi.



GILLES LEBLANC

CAMELOT-PARTICIPANT

D'où t'es venue l'idée des ateliers d'écriture optimiste ?

Lorsque je vivais en Italie, j'étais enseignante au secondaire.

Je me suis dit : « Un enseignant doit aider ces élèves à devenir heureux. ».

Pour moi, c'est la mission d'un enseignant. J'ai donc commencé l'écriture optimiste avec mes élèves. J'étais aussi actrice, humoriste. Et j'écrivais.

J'ai décidé d'intégrer toutes ces expériences dans du coaching et des ateliers d'écriture optimiste.

C'est devenu mon travail avec plusieurs personnes, de tous les âges, de tous les profils. Je sens que c'est ça la route.



PHOTO : FRANK BINNAUD



JACQUES ÉLYZÉ

CAMELOT MÉTRO ATWATER, LION D'OR ET CABARET JUSTE POUR RIRE

Cherches-tu toujours une réponse aux questions ?

Je pense qu'il y a des questions auxquelles on n'aura jamais une réponse complète, satisfaisante.

Par exemple, la douleur et la souffrance. À chaque fois que

je m'interroge sur cela, je me dis qu'il vaut mieux faire ce qu'on peut avec ce qu'on a. Si je continue à m'interroger, je gaspille mon occasion de faire du bien. Bien sûr, il y a de la douleur et des gestes de violence qu'on ne peut pas expliquer et qui peuvent avoir de graves conséquences. Mais quand je vois un geste d'amour de la part d'une personne, je me dis que l'amour est plus fort.

Pour plus d'information sur Rossana et son entreprise Neige en couleur :

neigeencolleur.com

Au cours des ateliers d'écriture optimiste tenus à L'itinéraire, l'animatrice Rossana lisait une œuvre littéraire aux participants et leur posait ensuite une question en lien avec le texte, une qui inspirait une réflexion sur le bonheur.



Atelier #

1

La poule joyeuse et les petits moments de bonheur

Luigi Malerba *Les poules pensives* (1991) (extrait)

Une poule joyeuse avait pris l'habitude de chanter à toutes les heures, qu'elle eût pondu ou pas. La maîtresse qui arrivait dans le poulailler, ne trouvant pas d'œuf s'en allait agacée. « Mais pourquoi donc chantes-tu ? » demandaient les copines. « Je chante parce que je suis heureuse », répondait la poule joyeuse. Les copines n'arrivaient pas à comprendre, elles pensaient qu'elle était devenue folle. Pourtant, elle cherchait à expliquer qu'elle n'était pas folle, mais juste heureuse, et disait : « Quoi de mal à être heureuse ? »

Cette fois, j'ai chanté... même si je n'avais pas pondu

GILLES LEBLANC
CAMELOT-PARTICIPANT

Céline (extrait)

En dépit de tout, il garde espoir. Il sait que la lumière au fond de la poubelle ne disparaîtra pas, avant que son désir de rencontre ne soit accompli.

Enfin une réponse lui parvient, sous la forme d'une reine des abeilles, forte mais coquette. Par-dessus le marché, sa volonté et son tempérament sont fait d'acier trempé. Même si Le vieux klaxon de basse-cour fait tenir sa crête avec une vieille canne de spray net, il sait encore reconnaître les fières parades de la gente féminines.

Il ne s'agit pas le cas échéant de la chanteuse, ni de la psychologue, pas plus que la travailleuse sociale. Elle se nomme tout de même Céline ! Elle est bienfaitrice, compréhensive, compatissante, et mon caractère à pic ne l'impressionne pas. J'ai presque hâte qu'elle me sonne les cloches ! Elle a du charisme, de la classe et du tact ! Le tout saupoudré d'une bonne dose de sang-froid. Elle est cultivée, instruite, calée en psycho et a beaucoup bourlingué.

J'espère que le vieux coq de combat que je suis, saura attendre qu'elle baisse sa garde, pour ainsi découvrir l'être inoffensif que je suis en réalité. Et ce, en dépit de mes défauts et de mes blessures relationnelles. J'espère en valoir la peine... au moins pour une belle amitié. Merci Céline !

Tu me fais du bien même si tu m'intimides quelquefois.

Ton ami Gilles.

Jacques Prévert – *Pour faire le portrait d'un oiseau* (1945) (extrait)

« placer ensuite la toile contre un arbre
dans un jardin
dans un bois
ou dans une forêt
se cacher derrière l'arbre
sans rien dire
sans bouger...
Parfois l'oiseau arrive vite
mais il peut aussi bien mettre de longues années
avant de se décider
Ne pas se décourager
attendre
attendre s'il le faut pendant des années
la vitesse ou la lenteur de l'arrivée de l'oiseau
n'ayant aucun rapport
avec la réussite du tableau
Quand l'oiseau arrive
s'il arrive
observer le plus profond silence »

SIOU

CAMELOT MONT-ROYAL / BORDEAUX

Le chandail bleu

Ce matin,
de mon minuscule appart
j'ai entrouvert le rideau
Oh ! pas beaucoup,
un peu, un pouce à peine,
disons un souffle à la fois

J'ai entrevu par cette fente de lumière
un morceau de ciel
bleu-bleu
un bleu clair,
un très beau bleu
un bleu qui fait du bien.

Je me suis mis la main sur le cœur
Et le même bleu m'est apparu sous la
main
sous la main, c'est mon chandail
Ce chandail que je sors
les premiers temps froids d'automne

Ce beau gros chandail
que j'aime tant mettre
pour me réchauffer
pour me reconforter
me cajoler l'âme

Et bien ! grand feeling !
de découvrir que je possédait
déjà en lui, le plus beau bleu
que le ciel peut donner
Un morceau de ciel
que je n'avais jamais soupçonné
porter en moi

J'ai maintenant le ciel
à portée de main

J'ouvre un peu plus grand mon rideau
un peu plus grand est mon appart

« Quand l'oiseau arrive, s'il arrive, observer le plus profond silence » : Qu'est-ce que cela signifie ? Il faut parfois de la délicatesse, pour accueillir une merveille. L'ai-je déjà expérimenté ?

Atelier #

2

L'oiseau et les merveilles



Grâce à Rossana, l'un des ateliers d'écriture optimiste a été organisé au Musée des beaux-arts de Montréal. Les participants ont pu s'inspirer de certaines toiles pour rédiger leurs textes.

Jacques Prévert *Pour faire le portrait d'un oiseau (1945)*

La toile du Musée :

Kees Van Dongen *La perruche (1910)*

Atelier # 1

La lumière

Giuseppe Ungaretti *Matin (1917)*

Je m'illumine
d'immensité

Les toiles du Musée :

Paul Signac *Samois, la berge, matin*

Claude Monet *Falaise de Pourville*

Qu'est-ce qui m'illumine?

JOSÉE CARDINAL
PRÉPOSÉE À LA DISTRIBUTION

Matins

Devant tant de visions dévoyées, de points de fuite mobiles, de bateaux à quai, de bourrasques moqueuses, de cours sans fin, de mirages déroutants, de sable rêche, de brèches humides, de brisants mauves, de remous câlins, de ressacs colères, comment ne pas rompre mes amarres ? Sans bagages, mais lestée d'embruns, je quitte mon ermitage et plonge dans l'onde ; un flot me happe. Je bourlingue dans les pigments de marines rêveuses. Mon verbe ravive ses couleurs, mes images s'animent.

Ma traversée achevée, j'aborde à une jetée pointilliste, enivrée d'iode, restaurée. J'interroge d'un sourire salin les matelots en rade à mes côtés : il me tarde d'entendre le récit de leur voyage dans les toiles revenues à bon port avec nous, au musée.

SERGE TRUDEL
CAMELOT SAINTE-CATHERINE EST / MORGAN

Le jour naissant

Au son de la première heure du jour naissant
C'est maintenant une page quotidienne qui s'ouvre
Un nouvel horaire de ce jeune temps
Bonheur, malheur sont là qui nous couvrent

Café, rôti, suite au levé, à l'étirement quotidien
Nouveau jour ! Qui sera du mal ou du bien
Je n'ai pas le temps car la journée est trop remplie
Travail, métro, études, voilà le lot compris

Kees Van Dongen nous montre une perruche en partie encagée, en partie libérée. Que cela signifie-t-il pour vous ?

GENEVIÈVE BOIS-LAPOINTE
CAMELOT CHERRIER / SAINT-DENIS

La perception

À travers notre distorsion cérébrale des apparences, l'interprétation du visuel que nos yeux captent et envoient à notre cerveau pour qu'il nous en revienne avec une construction mentale de ce que nos neurones et synapses nous donnent comme équation de la réalité, nous fait comprendre que notre perception de ce que l'on voit est teintée de nos bagages intérieurs. Nous voyons bien ce que nous voulons voir. Nous pouvons conditionner notre cerveau à sélectionner automatiquement la vision du positif avant de percevoir la présence du négatif.

Il ne faut pas se leurrer et nier la part d'ombre de la réalité : c'est un chemin qui pourrait nous conduire à la folie. Mais nous avons le pouvoir de libérer notre esprit de sa cage, de ses barreaux que constituent les conditionnements. Nous pouvons les détruire autant que les créer. Mais il faut d'abord avoir conscience de cette liberté de manœuvre quant à nos capacités d'interprétation et de jugement face à la réalité.

Notre regard est le reflet de nos ressentis. Gardons à l'esprit que nous avons le pouvoir de choisir où poser notre regard.

CINDY TREMBLAY
CAMELOT 29^E AVENUE / BEAUBIEN ET MÉTRO DE L'ÉGLISE

Un oiseau prisonnier

Un oiseau pionnier en quête
Observé par ses nouveaux maîtres
Recherchant sa liberté volée
Volant et tournoyant pour trois bouchées

Il rêve de voyage et de beauté
Une copine colorée à ses côtés
Chaque matin que ce cauchemar cesse
Le soleil lui évite la dépress

Il s'efforce de ne pas oublier
De rester debout pour continuer
Il retient sa souffrance en cage
Il devient docile mais il rage

Sa famille est une inspiration
Il souhaite retrouver ses pigeons
Un jour il fuguera de cet endroit
Pour reprendre tous ses droits
Ça finit là.

Atelier # 2

L'oiseau et sa cage



VIE DE QUARTIER

PAR MICHEL HOULE
CAMELOT SAINTE-CATHERINE / CHAMPLAIN

Promenade dans le Faubourg à m'lasse

Je suis venu au monde tout près de L'itinéraire, sur la rue Logan, près d'Iberville. À l'époque, le quartier s'appelait le Faubourg à m'lasse, à cause des réservoirs à mélasse au pied de la rue Iberville. J'y suis resté toute ma vie, et le quartier fait partie de moi.

PHOTO : ARCHIVES DE LA VILLE DE MONTRÉAL

Le Faubourg à m'lasse

Le Faubourg à m'lasse se situait dans un quadrilatère délimité par De Lorimier, Notre-Dame, Du Havre et Hochelaga. C'était un quartier ouvrier, où les conditions de vie étaient plutôt difficiles. On y retrouvait plusieurs usines de mélasse avec de nombreux réservoirs. C'était de la mélasse Grandma, qui existe encore aujourd'hui. Ce sont les cartons verts et blancs qui ressemblent à des litres de lait. Le Faubourg a subi des difficultés économiques et a été en partie démoli en 1958 pour la construction de la Maison de Radio-Canada.



La taverne du Ti-Père

Une taverne du Faubourg à m'lasse (1963)



PHOTO : ARCHIVES DE LA VILLE DE MONTRÉAL

Autrefois, le Café de L'itinéraire, c'était une taverne : la taverne du Ti-Père. J'y allais souvent. Je travaillais juste à côté, pour UDT Industries. On faisait des pièces d'aéronautique. À tous les midis, on venait manger ici et boire notre bière ! Notre table était située là où se trouve aujourd'hui le bureau de Pierre, notre agent d'accueil et de formation. Le comptoir du Café, où on nous sert nos repas à L'itinéraire, était capitonné à l'époque. On s'y assoyait et on buvait notre bière. Il n'y avait pas de fenêtres, seulement des briques de verre. C'était pour que les gens de l'extérieur ne nous voient pas boire.



Aujourd'hui, il ne reste que 16 des briques de verre originales

Le parc Lafontaine

Un spectacle d'otaries au Jardin des merveilles (1966)



PHOTO : ARCHIVES DE LA VILLE DE MONTRÉAL

Le parc Lafontaine, c'était le lieu de villégiature du Faubourg. La fin de semaine, quand on en avait assez du bruit et de la pollution, on y allait avec nos parents. On se faisait des sandwiches. J'aimais bien les petits bateaux, dans le lac. Il y avait des chaises, comme ça toute la famille pouvait s'y assoier et faire un tour de bateau. On pouvait aussi voir des animaux d'à peu près toutes les régions du monde dans ce qu'on appelait le Jardin des merveilles. Un train miniature en faisait aussi le tour.



Le terminus Frontenac

PHOTO : COMPAGNIE DES TRAMWAYS DE MONTRÉAL

Le terminus Frontenac était situé au coin de du Havre et Sainte-Catherine, une rue à l'est de Frontenac. Il y avait un genre de château où tous les chauffeurs allaient prendre un café et jaser. De 5 à 10 ans, j'y accompagnais mon père tous les jours parce qu'il travaillait comme camelot, à vendre The Star et La Presse. Je les vendais moi-même aussi, vingt-cinq ou cinquante cents. Dans ce temps-là, c'était beaucoup d'argent !

Vue aérienne de tramways à Montréal (1904-1956)



Gabriel et Vanusa

Camelot : Gabriel Bissonnette

Cliente : Vanusa Almeida Andrade

Point de vente : métro Berri-UQÀM

Gabriel est camelot depuis la création de *L'itinéraire*, en 1994. Il vend le magazine aux abords de l'UQÀM et la moitié de ses clients sont des étudiants. C'est ainsi qu'il a rencontré Vanusa, mère de trois enfants, qui a un bac en animation et recherche culturelles et étudie aujourd'hui à la maîtrise en éducation.

Vanusa, comment avez-vous connu *L'itinéraire* ?

J'ai migré à Montréal en 2009. J'ai commencé à suivre les cours en animation et recherche culturelles à l'UQÀM. Dans mes cours, on étudiait des phénomènes sociaux et on nous parlait de ce qui existe pour contrer l'itinérance et la pauvreté, des entreprises d'économie sociale, de comment on donne la parole aux gens qui vivent en marge. Un professeur passionné par *L'itinéraire* nous a beaucoup parlé du magazine et j'ai trouvé ça extraordinaire.

C'est comme ça que vous avez rencontré Gabriel...

Oui, je lui achetais le magazine sans le connaître. Il est passé à *Tout le monde en parle* et quand je l'ai vu à la télévision, j'ai dit à mon chum « *je le connais, c'est mon camelot !* ». C'est là que j'ai su qu'il s'appelait Gabriel et qu'on a commencé à sympathiser. A l'UQAM, c'est une vedette !

Qu'est-ce que vous appréciez dans le magazine ?

Je n'ai pas été surprise de la qualité du magazine car on m'en avait dit beaucoup de bien. Il y a des reportages différents de ceux qu'on

trouve dans les autres journaux. Ce qui m'intéresse surtout, ce sont les récits de vie des camelots, c'est vraiment ça qui fait la spécificité de *L'itinéraire*.

Étiez-vous déjà sensible aux problématiques liées à l'itinérance que vous viviez au Brésil ?

Le phénomène me touchait déjà au Brésil, mais j'habitais dans une petite ville où on ne voyait pas d'itinérants. C'est en arrivant à Montréal que j'ai appris l'existence des organismes communautaires, des restaurants populaires, des maisons d'hébergement. Je ne sais pas si ces organismes existent au Brésil, mais je pense qu'on est beaucoup plus avancé ici sur ce point et que c'est une réelle préoccupation pour la société. On parle beaucoup d'éducation populaire, d'économie sociale. La société essaye de régler les problèmes à la base, avant qu'ils ne prennent trop d'ampleur.

Pour vous, c'est important de donner la parole aux personnes qui vivent en marge de la société ?

C'est le but d'un journal de rue. Si on ne leur donne pas la parole, on reste avec nos préjugés. On pense que les personnes sont devenues itinérantes parce qu'elles n'ont pas voulu étudier, parce qu'elles ne veulent pas travailler. C'est important d'écouter ces personnes pour savoir pourquoi elles en sont là, pour qu'on arrête de dire n'importe quoi. ■



LE JOSÉE FLÉCHÉ

Télégraphique ↓		Tas ↓		Niveau le plus bas d'un fleuve ↓		Oiseau ↓	
Découverts		Menuisiers		Vêtement		Qu'ils certifiaient	
↳		↓		↓		↓	
Gêne →							
Apprêteras							
↳							Orient
Parti politique →			Puits →				
Silence			Assassine				
↳			↓	Légumineuse →			
Ovule →				Agrafe			
Doigts					Astate →		
↳					↓		
							Danse, musique, cinéma
Id est →							↓
Dépouiller de son pédoncule			Embrassa →				
↳							
Our →							
Tartes			Lambin →				
↳							

« Je m'appelle Josée, je travaille à la distribution et voici mon petit fléché »



JOSÉE CARDINAL

Virtuelles ↓	P	Eut une ovulation	O	Vivantes ↓	A	Prompts ↓	P
Plaire		Festoyons		Empâté		Complet	
↳	C	O	N	V	È	N	I
↳	R	E	C	L	A	M	E
↳	S						
Tourne	T	O	U	P	I	N	E
Demandes							
↳	R	E	C	L	A	M	E
↳	S						
Contestait	N	I	A	I	E	N	T
Service géologique							
↳	S	T	O		Ville de France	S	E
↳	T				Nigaud	T	E
Affluent du Danube							
Être étendu par terre					Tarnis	S	A
↳	I	N	N		Rigoleras	S	S
↳	G	E	S	I	R	Flûte	M
↳							Graisse
Nette	L						
↳		Pis					
↳		Enzyme					
↳	C	L	A	I	R	E	U
Tental						Paresseux	
↳	E	S	S	A	Y	A	I
↳							
Crus							
↳	O	S	E	E	S	Arbre	I
↳							F

Solution dans le prochain numéro

Solution du 1^{er} janvier 2016

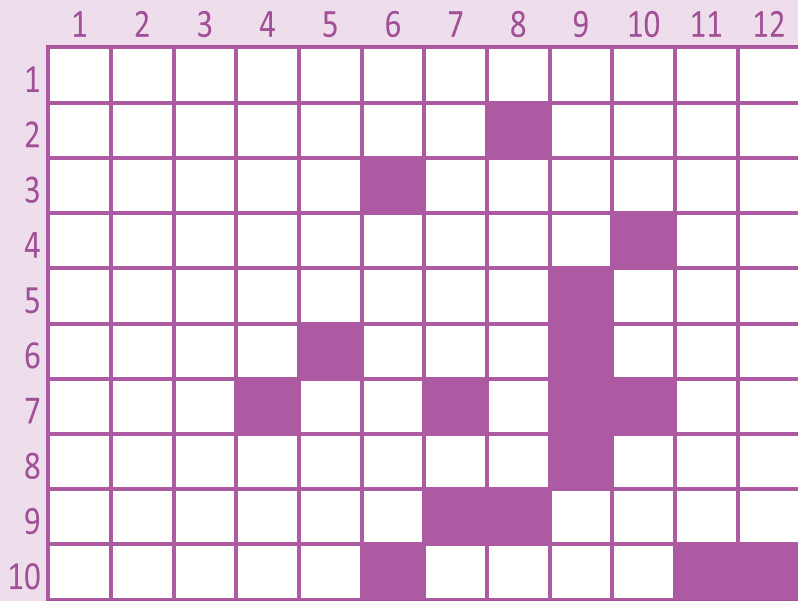
Jeu réalisé par Josée Cardinal
joseecardinala1@yahoo.ca

L'achat et la vente d'une propriété, c'est une affaire de coeur et de savoir-faire !



AGENCE IMMOBILIÈRE
Vitrine de la rénovation écologique

1152, avenue Mont-Royal Est, 514.597.2121
www.viacapitaledumontroyal.com



Solution dans le prochain numéro

HORIZONTALEMENT

1. Enduisais.
2. Radical dérivant de l'acide contenu dans le vinaigre. - Rivière de France.
3. Rosir. - Serviabes.
4. Chien. - Rubidium.
5. Insulaires. - Serpent.
6. Mollusque. - Adjectif démonstratif. - Parti politique québécois défunt.
7. Cœur. - Aluminium. - Note.
8. Maladie de la pomme de terre. - Issue.
9. Appuies. - Lac d'Écosse.
10. Organes. - Nation.

VERTICALEMENT

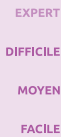
1. Fermer.
2. Animal sans cavité interne.
3. Affecterai à un emploi.
4. Répétée. - Béquille.
5. Insecte. - Mesures agraires.
6. Article étranger. - Enceinte.
7. Roguée.
8. Essayée.
9. Obscurité. - Exclamation enfantine.
10. Plante bulbeuse. - Brome. - Propre.
11. Iseranes.
12. Arbrisseaux.

Jeu réalisé par Josée Cardinal
josecardinala1@yahoo.ca

Solutions du
1^{er} janvier 2016

1	P	A	S	S	I	O	N	N	E	L	L	E
2	E	L	A	B	O	R	E	E	S		A	L
3	R	I		I	N	N	E	E	S		T	E
4	S	E		R	I	E		R	E	B	E	C
5	E	N	T	E	S			W		A	R	T
6	C	A	U	S	E		M	I	N	B	A	R
7	U	T	E		R	I	E	N		A	L	I
8	T	E	E		A	N		D		R	I	S
9	A	U	S	S	I		L	E	I		T	E
10	I	R		E	T	E	I	N	D	R	E	Z

6	8	3	7	9	4	5	1	2
7	4	1	2	8	5	9	3	6
9	5	2	1	3	6	4	7	8
4	1	7	9	6	8	3	2	5
3	6	5	4	2	1	8	9	7
8	2	9	5	7	3	1	6	4
1	3	8	6	4	2	7	5	9
2	7	4	3	5	9	6	8	1
5	9	6	8	1	7	2	4	3



Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

			2			1		
5	4						7	
8						3		
4			3		5	2		
	8				4			
		2				7	1	
	1	5		3				8
7			8				6	
				5				

Solution dans le prochain numéro

Source : Éditions Goélette

À PROPOS DE...

l'argent

L'argent n'a pas d'idée.
Jean-Paul Sartre

L'argent apaise tout et
l'argent tout efface.
Paul Scarron

Le temps est un gaspillage
d'argent.
Oscar Wilde

Si, au lieu de gagner beaucoup
d'argent pour vivre, nous tâchions
de vivre avec peu d'argent ?
Jules Renard

Les seuls problèmes que l'argent peut
résoudre sont des problèmes d'argent.
Kin Hubbard

Le seul intérêt de l'argent est son emploi.
Benjamin Franklin

On dit que l'argent ne fait pas le
bonheur. Sans doute veut-on parler
de l'argent des autres.
Sacha Guitry

Le plus pauvre n'échangerait pas sa
santé pour de l'argent, mais le plus
riche donnerait tout son argent
pour la santé.
Charles Caleb Colton

L'argent permet de jouir de la vie. Sans argent,
on jouit... de la pauvreté.
Lao She

Ma grande objection à l'argent,
c'est que l'argent est bête.
Alain

Quand il s'agit d'argent, tout le
monde est de la même religion.
Voltaire

Travaille pour t'amuser, et un
jour l'argent suivra.
Ronnie Milsap

L'alcool après les Fêtes : Nouvelle année, vieilles habitudes ?

Le temps des Fêtes est terminé, on a bien fêté, bien mangé, bien bu. Janvier nous assaille avec ses factures de cartes de crédit et ses rues grises, dépouillées des lumières de Noël qui les égayaient peu de temps avant. L'envie peut être forte de continuer sur notre lancée des dernières semaines et noyer notre déprime saisonnière dans l'alcool.

Alors que la consommation d'alcool des Fêtes rime la plupart du temps avec réjouissances, parties de bureau, réunions de famille et soupers entre amis, on peut souvent se retrouver en tête-à-tête avec notre verre, une fois janvier arrivé. Peut-être est-ce le temps de calmer nos ardeurs pour mieux commencer la nouvelle année. Regarder un film réconfortant, entamer un livre reçu à Noël, cuisiner entre amis, les occasions ne manquent pas pour passer du bon temps en buvant modérément ou même en ne buvant pas du tout pour quelques temps.

Mais si vous avez besoin d'un petit coup de pouce, pourquoi ne pas vous joindre au Défi 28 jours de la Fondation Jean-Lapointe en février ? Un mois, le plus court de l'année en plus, pour vous reposer le foie et peut-être en profiter pour réfléchir à la place qu'occupe l'alcool dans votre vie. Votre participation permet même d'amasser des fonds pour monter un atelier de sensibilisation destiné aux jeunes de 12 à 14 sur les risques liés à la consommation. Les bonnes actions, c'est toute l'année, pas juste à Noël !

Les conseils du pro

- **Recharger ses batteries.** On sort souvent du temps des Fêtes exténué. Pourquoi ne pas profiter des semaines qui suivent pour prendre ça mollo et souffler un peu ?
- **Relever un défi.** Peut-être ressentez-vous le besoin de vous imposer des limites. Voyez-le comme un défi envers vous-même et récompensez-vous lorsque vous aurez atteint l'objectif que vous vous étiez fixé !
- **Se questionner.** Avant de prendre un verre, demandez-vous pourquoi vous buvez. Peut-être découvrirez-vous que vous pouvez très bien vous passer d'alcool, et passer une belle soirée quand même.
- **Demander de l'aide.** Si vous sentez que votre envie d'alcool prend trop de place, n'ayez pas peur de demander de l'aide. Parlez-en à votre conjoint, à un ami ou à un professionnel. C'est le premier pas d'un chemin qui ne peut que se révéler positif.
- **Vivre et laisser vivre.** Votre ami décline la consommation que vous lui offrez ? Évitez de le taquiner, d'insister inutilement ou de vous sentir jugé par son choix personnel.



PHOTO : IVAN MIKHAYLOV (123RF)

Prendre un p'tit coup...

Vous invitez des amis à souper et le vin coule à flots. Un ami fait mine de remplir votre verre alors que vous avez déjà la tête qui tourne, que faites-vous ?

- Avec votre plus beau sourire, vous lui faites signe que vous prenez une pause et allez vous servir un verre d'eau.
- Vous en reprenez un peu, s'il y a une chose à laquelle vous ne pouvez dire non, c'est bien un autre verre !
- Vous le laissez remplir votre verre à ras bord. Après tout, le souper est chez vous, ça ne vous fait pas loin pour rouler jusqu'à votre lit une fois la soirée terminée !

Suite au tourbillon des Fêtes, vous rêvez à une bonne soirée de cocooning, bien au chaud devant un bon film. Que buvez-vous ?

- Un bon chocolat chaud plein de guimauves. Peut-être avec une goutte de spiritueux !
- Après un café irlandais, pourquoi pas un gin tonic avec le reste de gin qui traîne dans le congélo...
- Un coup parti, vous avez reçu une bonne bouteille à Noël, pourquoi ne pas l'ouvrir ? Vous commencez avec un verre puis vous arrivez au fond en vous demandant qui réussit bien à ne pas terminer une bouteille entamée !

Votre semaine vous a épuisé mais vous acceptez l'invitation d'une amie insistante. Vous décidez d'aller faire un petit tour rapide pour lui faire plaisir. Comment la soirée se termine-t-elle ?

- Vous restez environ une heure et refusez les consommations que l'on vous offre, vous savez que ça ne ferait que vous endormir de toute façon !
- Après deux consommations, vous décidez qu'il est temps de rentrer, votre lit vous appelle !
- Fidèle à vos habitudes, vous vous laissez entraîner et faites fi de vos bonnes résolutions ! Vous faites la fête jusqu'à pas d'heure en sachant bien que vous le regretterez demain matin !



EN ATTENDANT L'ACHAT PAR EMPREINTE DIGITALE

ACHETEZ VOS TITRES EN LIGNE



Commandez votre
lecteur OPUS

14^{49\$}
+TAXES

stm.info/opusenligne

MOUVEMENT
COLLECTIF

